

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES RIVAUX AMIS

BOISROBERT, FRANÇOIS LE MÉTEL
DE

Tragi-comédie — 1668

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PHALANTE	53 rép.	ARONTE	8 rép.
IOLAS	47 rép.	CLÉONTE	4 rép.
LILIANE	43 rép.	LE PAGE	3 rép.
BÉRÉNICE	32 rép.	ALMÉDOR	2 rép.
IARBE	31 rép.	CLARIDAN	1 rép.
IOLANTE	27 rép.	CHIRURGIEN	1 rép.
CARINTE	20 rép.	MÉDECIN	1 rép.
MÉNANDRE	18 rép.	CAPITAINE DES GARDES	1 rép.
HYDASPE	11 rép.		

Personnages muets & suite : LES MÉDECINS, LES SOLDATS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	20
ACTE III	37
ACTE IV	53
ACTE V	70

ACTE I

SCÈNE I

Phalante, Hydaspe, Claridan.

HYDASPE

Enfin tu ne peux plus différer de me dire,
Le sujet important qui cause ton martyre,
Et quelle occasion t'oblige de chérir,
Ces Tarentins pressés, que tu viens secourir.
Nous voila parvenus dans la Ville assiégée ;
Avant que d'aborder la Princesse affligée,
De grâce, éclairci moi, favorise mes vœux,
Dis-moi ce qui nous mène.

5

PHALANTE

Hydaspe, je le veux,
Puisque je l'ai promis, il faut que je seconde
Le désir de l'ami le plus discret du monde ;
Qui vivement touché de la peine où je suis,
Ainsi que mes honneurs, partage mes ennuis :
Mais ami, je ne puis contenter ton envie,
Sans faire en abrégé l'Histoire de ma vie.
Marchons vers le Palais toujours au petit pas,
Cependant Claridan, dispose nos soldats,

10

15

Rends de ces Calabrais l'entreprise inutile,
Je te commets le soin du salut de la Ville,
Qui plaint son brave chef, perdu parmi les morts,
Et qui n'espère plus en rien qu'en nos efforts,
Jette les yeux par tout, tourne, et veille sans cesse,
Tandis que nous irons visiter la Princesse.

20

CLARIDAN

Vous pouvez sur mes soins reposer sûrement.

SCÈNE II

Phalante, Hydaspes.

PHALANTE

Puisque tu veux savoir l'état de mon tourment,
Et pourquoi retourné d'Afrique en la Sicile,
J'en suis parti soudain, pour sauver cette ville,
Par le congé du Roi, qui secondant mes vœux,
M'aime au point que tu sais, et veut ce que je veux,
Apprends cher confident, que depuis trois années,
Par le vouloir du ciel, et de mes destinées,
J'avais donné mon âme au Prince généreux,
Qui naguère régnait en ce lieu mal-heureux ;
Nous sentant presque égaux, d'esprits, de moeurs, et d'âges,
J'avais gagné son coeur en cinq ou six voyages,
Que par l'ordre du Roi, ton Seigneur, et le mien,
J'ai fait pour les unir par un ferme lien.
Alors non seulement en des faveurs si grandes,
J'obtins de lui l'effet de toutes mes demandes :
Mais par son coeur encore il voulut m'accorder
Un présent, que je n'eusse osé lui demander.

25

30

35

40

Phalante, me dit-il, tu sais que d'ordinaire,
 On nous peint la Fortune inconstante, et légère,
 Tu sais que sa faveur s'écoule incontinent,
 Et qu'on ne voit rien d'elle ici de permanent. 45
 Si jamais l'amitié de ton roi t'abandonne,
 Viens partager ici mes biens, et ma Couronne.
 Je te jure, Phalante, une immuable foi ;
 Depuis que je t'ai vu, mon coeur n'est plus à moi :
 Ta Vertu m'a charmé, je ne m'en puis défendre, 50
 Tant que tu traiteras, ton maître n'a qu'à prendre ;
 Tu m'as fait tout signer, comme il l'a résolu,
 Mes États seraient siens, si tu l'eusses voulu.
 À ce ressouvenir, Hydaspes, je me pâme,
 Je perds, en le perdant, la moitié de son âme ; 55
 Dans mon deuil aujourd'hui rien ne peut m'égaliser,
 Et rien dans ce malheur ne me peut consoler.

HYDASPE

Ce Prince, je l'avoue, avait beaucoup de charmes,
 Et cette grande perte est digne de tes larmes ;
 Mais ton grand coeur, Phalante, invincible d'ailleurs, 60
 Veut-il se laisser vaincre à ses propres douleurs ?
 En pleurant ton ami, veux-tu cesser de vivre ?

PHALANTE

Plut au Ciel que mon sort m'eût permis de le suivre !
 Écoute, et tu verras que tant qu'il fut vivant,
 Son amitié pour moi passa bien plus avant : 65
 Par là tu jugeras du mal qui me transporte.
 Voulant s'unir à moi d'une chaîne plus forte,
 Et que ce nom de frère, entre de si doux noeuds,
 Fut avecque raison commun entre nous deux,
 Il voulut l'assurer par la foi d'Hyménée ; 70

De ses deux soeurs, Hydaspe, il me promet l'ainée,
Mais j'avais pour la jeune, une secrète ardeur,
Et ses yeux, où régnaient l'Amour, et la Pudeur,
Semblaient si bien répondre à ma naissante flamme,
Que seuls ils eurent droit d'assujettir mon âme. 75
Sans incivilité, je pouvais consulter,
Sur l'honneur qu'il m'offrait, avant que l'accepter,
Vu que j'avais un maître, et que sans sa licence,
Je n'eusse osé conclure une telle alliance.
Dans ce ressentiment, je marquai mes transports, 80
Le respect me fournit des termes assez forts ;
Et je me composai de sorte, qu'Iolante,
Remarquant dans mes yeux cette ardeur violente,
Où l'Amour de sa soeur m'avait précipité,
L'imputa faussement aux traits de sa beauté. 85
L'Amour tient cependant Liliane avertie,
Qu'elle avait de mon coeur la meilleure partie,
Que j'étais son esclave, et que je n'aspirais
Qu'à l'immortel honneur de vivre sous ses lois.

HYDASPE

Je touche au but, Phalante, et comprends le mystère, 90
Tu viens servir la soeur, aussitôt que le frère,
Cette jeune merveille attire ici nos pas,
Ton coeur assurément languit dans ses appas.

PHALANTE

Suspend ton jugement, et si tu ne te lasses,
Du récit ennuyeux de mille autres disgrâces, 95
À qui je fus en butte, accorde moy ce point,
Écoutes en la suite, et ne m'interromps point.
Sur le point qu'Iolante entrait en frénésie,
Que nos feux mutuels fondaient sa jalousie,

J'eus ordre de partir, non sans beaucoup d'ennui ; 100
 Ce Duc des Calabrais, qui nous presse aujourd'hui,
 Tenant comme tu sais, des terres en hommage,
 Du Roi, qui justement redoutait son courage,
 Je fus en ambassade envoyé dans sa Cour,
 Où je fus obligé de faire un long séjour. 105
 Las ! De mon sort bizarre admire le caprice,
 Je n'eus pas sitôt vu sa fille Bérénice,
 Cette rare Princesse, à qui cent potentats,
 Ont consacré leurs coeurs, ainsi que leurs États,
 Ce miracle d'Amour, devant qui tout s'incline, 110
 Que me voilà charmé de sa beauté divine ;
 Et ce puissant objet voulut m'ôter du coeur
 Celui de Liliane, et s'en rendre Vainqueur ;
 Mais ce fort assailli, tenait encor pour elle,
 Dans ma légèreté je me trouvais fidèle ; 115
 Et quand j'examinais ces deux charmes puissants,
 Tantôt l'un, tantôt l'autre, avait droit sur mes sens.
 Toutefois Bérénice étant la plus parfaite,
 Par la décision qu'Amour même en a faite,
 Il semblait que mon âme errante en divers lieux, 120
 Inclînât davantage aux attraits de ses yeux.
 Un secret mouvement, que je ne pus comprendre,
 Après un long combat, me força de me rendre :
 Son accueil obligeant, sa grâce, et ses discours,
 Firent naître en mon coeur mille nouveaux amours ; 125
 Avecque nos désirs, nos yeux se rencontrèrent,
 Qui de coups mutuels, nos âmes pénétrèrent.
 Mais quoi que de ce feu je visse la grandeur,
 Je m'arrêtais encore à ma première ardeur,
 Et conservais en moi certaines étincelles, 130
 Qui ne se perdaient point dans des flammes si belles.

HYDASPE

Bizarre coup du sort ! Étrange effet d'amour !

PHALANTE

Ce dernier feu pourtant croissait de jour en jour ;
J'en voyais la lumière, et j'en sentais la flamme,
Qui petit à petit s'allumait dans mon âme. 135
De mille attraits nouveaux, je me trouvais charmé,
J'étais également, Amant, et bien-aimé ;
Et cette incomparable, et divine Princesse,
À sa chaste amitié mêla tant de tendresse,
Qu'enfin ce rare objet occupant mes esprits, 140
M'eut fait avoir le ciel, et le monde à mépris ;
Je la sollicitai d'accomplir l'Hyménée ;
Mais comme pour l'honneur cette belle était née,
Quoi qu'elle m'aimât fort, elle me fit sentir,
Que son coeur à ce point ne pouvait consentir. 145
Phalante, me disait cette aimable Princesse,
Ce qui paraît de toi me plaît, je le confesse ;
Et si je n'estimais un si parfait Amant,
Je serais sans courage, et sans ressentiment :
Je ne rougirai point d'avouer que je t'aime, 150
Et je crois que je suis maîtresse de moi-même,
Et s'il m'est bienséant de choisir un époux,
Je te donne la foi, je te préfère à tous ;
Mais puisque je dépens des volontés d'un père,
C'est en lui seul qu'il faut que ton amour espère. 155
Tu vois qu'il te chérit, qu'il fait ce que tu veux ;
Flatte donc son humeur, Phalante, tu le peux,
Rends, comme ta vertu, ta flamme renommée,
En un mot, charme-le, comme tu m'as charmée ;
Et s'il ne tient qu'à moi que tu ne sois heureux, 160

Tu surmonteras l'heur de tous les amoureux.
 Ainsi vivait pour moi la chaste Bérénice,
 Quand le sort ennuyé de m'être si propice,
 Me vint séparer d'elle, avec ordre du Roi,
 De passer en Afrique, ou tu vins quant et moi. 165
 Je ne t'exprime point nos regrets, ni nos larmes,
 Juge de ma douleur par l'excès de ses charmes :
 Autant que m'occupa la guerre dans ces lieux,
 Cette image toujours fut présente à mes yeux.
 Tant que je fus absent de cette belle idée, 170
 Je sentis nuit et jour, mon âme possédée.
 Mais dans ce long séjour, je fus si malheureux,
 Que mon meilleur ami s'en rendit amoureux ;
 Et comme il ignorait le secret de ma flamme,
 Il enleva bientôt ce trésor de mon âme. 175

HYDASPE

Quoi ? Sans t'en avertir, la belle se rendit,
 Et ne résista point ?

PHALANTE

L'honneur lui défendit ;
 Et puis le Duc son père en ce prince admirable,
 Des partis qui s'offraient trouvant le plus sortable, 180
 Il le voulut d'abord aux autres préférer,
 Sans consulter sa Fille, et sans d2liberer.

HYDASPE

D'où vient donc qu'il lui fait une guerre mortelle ?

PHALANTE

Voici comme on m'écrit qu'arriva leur querelle,
Le Duc des Calabrais, à certain jour précis, 185
S'obligea par contrat au Prince son beau fils,
De livrer en ses mains, après le mariage,
Trois places qu'il avait dedans son voisinage :
Ce jour étant venu, ceux qui les commandaient
Refusèrent d'ouvrir ; parce qu'ils attendaient, 190
Nouvel ordre du Duc : ce refus téméraire,
Du Prince de Tarente excita la colère :
Il s'en plaignit au Duc, qui dit fort brusquement,
Qu'il fallait que sa mort prévint ce changement.
Lors que tu seras mort, lui repartit le Prince, 195
Je serai possesseur de toute la Province ;
Attendant, dit le Duc, ce terme rigoureux,
Tu possèdes ma Fille, es tu pas trop heureux ?
Ce mot plus que le reste anima sa vengeance ;
Et comme il était chaud, et tout plein de vaillance, 200
Ne voulant pas long-temps dormir sur cet affront,
Il se mit en campagne, et ce coup fut si prompt,
Avant qu'on eut ouï le bruit de ses machines,
Il avait pris d'assaut ces trois places voisines :
Ce Duc plein de colère, et de ressentiment, 205
Chercha de se venger aussi soudainement,
Maudit son alliance ; et lui faisant la guerre,
L'assiégea dans Tarente, et par mer, et par terre :
Ce Prince magnanime, et surpris, et pressé,
Ayant su mon retour, au point d'être forcé, 210
Me demanda secours, me découvrit sa peine,
Et voila cher ami le sujet qui nous mène :
Mais Dieu ! Que le succès, est triste, et malheureux ;
Cette nuit ce lion, ardent, et généreux,
Nous sentant approcher de la ville investie, 215

Pour nous favoriser a fait une sortie,
Où j'apprends qu'il a fait de merveilleux efforts,
Mais qu'il est demeuré perdu parmi les morts :
Voilà le coup mortel dont mon âme est blessée,
Et le souci cuisant, qui trouble ma pensée.

220

HYDASPE

Tu perds, je le confesse, un ami généreux ;
Vengeons donc en ce lieu son destin rigoureux,
Et que ces Calabrais, d'humeur trop insolente,
Apprennent aujourd'hui, qu'il revit en Phalante.

PHALANTE

Nous voici, cher Hydaspe, aux portes du château ;
Et ce lieu, qui me fut si charmant, et si beau,
Au temps que Liliane y fit naître ma flamme,
Par la mort de son frère est funeste à mon âme.

225

HYDASPE

Si tu l'aimes encor, console sa douceur.

PHALANTE

Je suis plus qu'elle à plaindre, en ce dernier malheur :
L'amitié d'Iolas faisait toute ma gloire,
J'en dois jusqu'à la mort affliger ma mémoire ;
Ce n'est pas tout, Hydaspe, au trouble où je me sens,
J'ai bien dans mon esprit des combats plus pressants ;
Je ne dois voir ici rien qui ne contribue,
À croître infiniment la douleur qui me tue.
Trois objets tous divins occupent dans ces lieux,
Déjà diversement mon esprit, et mes yeux.

230

235

Iolante, qui sait que je l'ai méprisée,
Ma Bérénice en deuil, Liliane abusée, 240
Me font frémir de crainte, et ce funeste abord,
Où je suis obligé, m'est plus dur que la mort.
Cher et parfait ami, m'eusses-tu cru capable,
De l'infidélité, dont je me sens coupable ?
Aurais-tu peu penser, que mon coeur engagé, 245
Eust pu courir au change, et se fut partagé ?

HYDASPE

Donc Liliane encore occupe ta pensée ?

PHALANTE

Mon âme, je l'avoue, en est toujours blessée ;
Et quand je reverrai cette Divinité,
Je céderai sans doute aux traits de sa beauté. 250
Chose étrange, qu'Amour parmi tant de traverses,
Se plaise à me brûler de deux flammes diverses !
Hélas ! mon inconstance à ma honte paraît ;
Mais quoi qu'elle m'étonne, Hydaspes, elle me plaît.
Un mouvement secret, dont mon coeur est complice, 255
Me donne à Liliane, et puis à Bérénice.
Si l'une a plus d'attraits, l'autre a plus de douceur,
J'aime l'une en maîtresse, et chéris l'autre en soeur ;
Mais en toutes les deux, j'adore une merveille,
Et pour le choix en vain la raison me conseille. 260

HYDASPE

Si faut-il te résoudre où tu veux t'engager.

PHALANTE

Avecque Bérénice allons nous affliger,
Et je consulterai mon amour, et leurs charmes,
Quand le temps, et nos soins auront séché leurs larmes.

SCÈNE III

Bérénice, Aronte, Le Page.

BÉRÉNICE *(et sa suite)*

Ces propos superflus aigrissent ma douleur, 265
Souffrez qu'en liberté je pleure mon malheur,
Amis laissez-moi seule ; et parmi tant d'atteintes,
Ne venez point mêler vos soupirs à mes plaintes,
Je suis inconsolable, en l'état où je suis,
Vos consolations augmentent mes ennuis. 270

ARONTE

Hé ! De grâce, Madame, en ce malheur extrême,
Ayez pitié de nous, ayez en de vous-même.
Notre espoir est tombé, mais vous le relevez :
Nous ne perdrons pas tout, si vous vous conservez ;
Voyez que votre père, avecque ses cohortes, 275
Tout bouillant de courroux est déjà dans nos portes ;
Qu'ordonnez-vous, Madame en cette extrémité ?
Fléchirons nous le coeur de ce prince irrité,
Qu'on ne peut implorer, sans repos, et sans honte ?
Que voulez-vous qu'on fasse ? 280

BÉRÉNICE

Il faut le perdre, Aronte,
Les mânes d'Iolas m'ont ce crime permis ;
Mon père est le plus grand de tous mes ennemis :
Éloignons ce tyran, réprimons son audace ;
Ce que nous ne pouvons, que Phalante le fasse, 285
Puisqu'il est dans nos murs entré si puissamment,
Et qu'il veut prendre part à mon ressentiment,
(Ah ! je meurs, quand je pense à mon sort misérable)
J'ai beau pleurer ma perte, elle est irréparable,
Après ce coup funeste, il faut, il faut périr ; 290
Mais je vous vengerai, premier que de mourir,
Faisant du camp d'Iarbe une scène sanglante.

LE PAGE

On me vient avertir, Madame, que Phalante,
Entre dans le Palais, et demande à vous voir,
Pour s'acquitter vers vous de son premier devoir. 295

BÉRÉNICE

La douleur m'a du tout de raison dépourvue ;
Je n'aurais pas le coeur de soutenir sa vue.
Pour quelque temps, Aronte, allez l'entretenir,
Quand mes yeux seront secs, vous le ferez venir :
J'ai besoin de son bras, et je suis soulagée, 300
De penser que par lui je puis être vengée.

SCÈNE IV

Iolas, Cléonte.

IOLAS

Grâce aux Dieux, je suis libre, et le Ciel a permis,
Que je me sois tiré du camp des ennemis,
Ou m'avait à tel point engagé la vengeance,
Que je suis, presque vif, tombé sous leur puissance, 305
Mon bras à ces Tyrans m'avait bien accusé ;
Mais la nuit est venue, et m'a favorisé.
Malheureux est le chef animé, qui s'engage,
Secondé seulement de son propre courage :
Au plus fort du danger, les miens m'ont délaissé : 310
J'en sors par un miracle, et ne suis que blessé :
Toi seul, brave Cléonte, en ces périls extrêmes,
M'as fait voir ton courage, et montré que tu m'aimes,
Je ne me serais pas sans toi débarrassé,
De ce monceau de corps, où j'étais entassé. 315

CLÉONTE

Je mets votre salut au nombre des merveilles,
On ne courut jamais de fortunes pareilles :
Cela vous doit instruire, ô Prince glorieux,
En autre occasion, à vous ménager mieux ;
Et ne pas exiger de ce coeur invincible, 320
Qui n'a cédé qu'au nombre, une chose impossible.

IOLAS

De tous tes compagnons n'est-il resté que toi ?

CLÉONTE

Vos bons soldats sont morts, le reste a pris l'effroi.

IOLAS

Si Phalante a peuplé mes murailles désertes,
Le Ciel soit loué, je ne plains point mes pertes, 325
Ce généreux amy répare mon malheur,
Il connaît le besoin que j'ai de sa valeur ;

CLÉONTE

Et que le Calabrais, qui vous fut infidèle,
Passe pour l'agresseur d'une injuste querelle,

IOLAS

Ce qui plus me travaille en la peine ou je suis, 330
C'est que ma Bérénice, au fort des ennuis,
A peine à supporter l'injustice d'un père,
Qui me traite, et m'attaque en mortel adversaire ;
Surprenons au Palais ceste chaste beauté,
Qui doit avoir l'esprit de douleur transporté, 335
Et qui sur le faux bruit de ma triste aventure,
Plaint sans doute mon corps, privé de sépulture.
Nous voici près des murs, que j'ai tant défendus,
Et qui sans mon Phalante allaient être perdus :
Allons voir cet ami, généreux, et fidèle, 340
Je suis vu du soldat, qui fait la sentinelle.

CLÉONTE

Il doit être abusé du bruit de votre mort.

IOLAS

Détrompe son esprit, découvre moi d'abord ;
Et puisqu'on ne peut pas ignorer dans Tarente,
Pars où je dois passer ma fortune présente,
Cours au Palais, Cléonte, et garde qu'en ma Cour,
Quelqu'un n'aille devant annoncer mon retour
À ma Belle Princesse, à qui je veux l'apprendre,
Car j'aurai grand plaisir tantôt à la surprendre.

345

ACTE II

SCÈNE I

Phalante, Bérénice, Iolas, caché.

PHALANTE

Non non, je ne saurais vous accorder ce point, 350
Vous n'avez point failli, ne vous excusez point :
J'étais, je le confesse, indigne de vos charmes ;
Ne considérez point mes regrets, ni mes larmes,
Le Ciel a bien montré qu'il prenait soin de vous,
Au choix qu'il vous a fait d'un plus parfait époux ; 355
Et s'il vous l'eut laissé (Princesse généreuse),
Il vous eut fait justice, en vous rendant heureuse :
Mais injuste qu'il est, vous le vient de ravir,
Et me ravit aussi l'honneur de le servir :
Le cruel à vos yeux n'en a fait que la monstre, 360
Et par une funeste, et fatale rencontre,
Ce jaloux devers lui l'a voulu retirer,
Voyant que sa vertu le faisait adorer.

IOLAS (*caché*)

Dieux ! Que viens-je d'entendre ? Est-il vrai que je veille ?

BÉRÉNICE

Encor que ma douleur, qui n'a point de pareille, 365
 Dans ce coup de malheur, qui nous a tous surpris,
 Occupe entièrement mon coeur, et mes esprits ;
 Et que le désespoir, tout prêt de me confondre,
 Ne me dut pas permettre ici de te répondre ;
 Je te dirai pourtant, pour consoler ta foi, 370
 Que par la loi d'honneur j'ai péché contre toi :
 Il est vrai qu'Iolas, n'a rien vu qui l'égale,
 Et je serais ingrate, insensible, et brutale,
 Si je me consolais jamais de son trépas,
 Et si l'ayant vengé, je ne suivais ses pas : 375
 Mais quand il n'eut pas eu les vertus, ni les grâces,
 Dont la postérité suivra toujours les traces ;
 Quand il n'eut pas charmé les coeurs, et les esprits,
 Imparfait, sans honneur, sans biens, je l'aurai pris,
 De la main de celui, dont l'entière puissance 380
 Demandait ce tribut à mon obéissance.
 Il est vrai que d'abord mon âme y résista,
 Lorsqu'à mon souvenir ta foi se présenta,
 J'inclinai bien vers elle, et je l'aurais gardée,
 Si l'honneur m'eut permis d'en conserver l'idée : 385
 Mais par sa loi, Phalante, il te fallait trahir,
 Je dépendais d'un père, il fallait obéir.

IOLAS

La chaste Bérénice est l'objet de sa flamme ?

PHALANTE

Les Dieux me sont témoins, Princesse de mon âme,
 Que la mort d'Iolas fait toute ma douleur, 390
 Que je suis plus que vous sensible à ce malheur,

Que sa perte en mon coeur est plus considérée
Que celle de la foi que vous m'avez jurée ;
Que je viens pour pleurer en cette extrémité,
Non pour vous reprocher votre infidélité.

395

BÉRÉNICE

Elle m'est bien assez par tes yeux reprochée ;
Et tes sages discours, dont je me sens touchée,
Aggravent d'autant plus mon offense envers toi,
Qu'ils font voir ta constance, et condamnent ma foi.
Mais, Phalante, dis moi que veux-tu que je fasse ?
Ne viens point à ma peine ajouter ta disgrâce :
Il suffit de mon deuil, pour me faire mourir ;
Au lieu de me résoudre, et de me secourir,
En l'état où je suis, par tes funestes plaintes,
Tu donnes à mon coeur de nouvelles atteintes :
Vengeons ensemblement la mort de mon époux,
Contre un injuste père, animé contre nous :
Aussi bien nos douleurs ne feront pas revivre
Ce Prince généreux, que je veux bientôt suivre.

400

405

PHALANTE

Plût au Ciel, qui mes vœux a souvent exaucé,
Qu'avant sa mort, je l'eusse une fois embrassé !

410

SCÈNE II

Iolas, Phalante, Bérénice.

IOLAS

Il ne tiendra qu'à toi, me voila plein de vie,

Contente, cher ami, contente ton envie.

PHALANTE

Ô Dieux !

BÉRÉNICE

Ô justes Dieux, puis-je voir mon époux !

415

IOLAS

Oui, tu le vois mon âme, et les destins jaloux
De me voir possesseur d'une chose si belle,
N'ont pas gardé leur haine, en me séparant d'elle,
Ils ont connu mon zèle, et ma fidélité,
Et se sont repentis de leur sévérité :
Je te revois encore.

420

BÉRÉNICE

Ô Destin favorable !

PHALANTE

Ô faveur sans exemple ! Ô bien incomparable !

IOLAS

Mais qu'ai-je oui, Phalante, en m'approchant d'ici ?
Je t'ai vu plein d'angoisse, et comblé de souci,
Reprocher d'une voix qui semblait altérée,
Je ne sais quel Amour, et quelle foi jurée :
Je t'ai vu joindre au deuil de ton ami perdu,
La perte d'un trésor justement prétendu,
Qui (si de tes secrets j'eusse pris connaissance)

425

430

Serait fort aisément tombé sous ta puissance.

BÉRÉNICE *(en elle-même)*

Dans nos civilités il nous aura surpris,
Il a nos chastes feux de nos bouches appris.

IOLAS

Quoi ? Mon frère, est-ce ainsi qu'on m'ouvre sa pensée ?
Les traits de Bérénice ont ton âme blessée : 435
Tu les as soutenus, tu les as peu sentir,
Sans me montrer ta plaie, et sans m'en avertir ?
Bien que mon coeur brûlât d'une flamme pareille,
Sache que la raison, qui toujours me conseille,
Et qui fait mon bonheur de tes propres plaisirs, 440
M'aurait fait préférer tes vœux à mes désirs :
C'est sur ton amitié que ma gloire se fonde,
Et je n'ai rien de cher, ni d'agréable au monde,
Que je ne te cédasse, au premier mouvement,
Que je verrais paraître en tes yeux seulement : 445
Pourquoi doncques, cruel, m'as-tu caché ta peine ?
Quand tu trouvais en moi ta guérison certaine ?
Pourquoi m'as-tu celé tes transports amoureux,
Quand mon consentement te pouvait rendre heureux ?

PHALANTE

Il m'était impossible, ô Prince magnanime, 450
De découvrir mon coeur, sans découvrir mon crime,
Avecque mon secret, j'eusse manifesté
Vers toi ma perfidie, et ma déloyauté ;
Et j'ai bien mieux aimé t'ôter la connaissance,
D'un coeur que tu croyais, entier en ta puissance, 455
Que te le faire voir, traître, inconstant, et faux,

Et te le découvrir avec tant de défauts.

IOLAS

Cet énigme est obscur, fais qu'on le puisse entendre.

PHALANTE

À ma confusion tu le dois bien comprendre :
Ne te souvient il point, que quand tu me permis,
De prendre place au rang de tes meilleurs amis,
Pour m'en donner encore un plus grand témoignage,
Ta soeur me fut par toi promise en mariage ?
Dis moi, sans t'être ingrat, la pouvais-je oublier ?
Impunément ailleurs me pouvais-je lier ?
Et sentant pour une autre une flamme si prompte,
Voulais tu qu'à tes yeux j'exposasse ma honte ?

460

465

IOLAS

Me devant ton secret, pourquoi le cachais-tu ?

PHALANTE

C'était cacher le Vice à la même vertu.

IOLAS

Tout ce que fait Phalante est éloigné du vice.

470

PHALANTE

Il a contre sa foi recherché Bérénice.

IOLAS

T'ayant promis ma soeur, contre ton sentiment,
Ton coeur a peu changer, et l'a fait justement.

PHALANTE

Ayant de mon ami méprisé l'alliance
J'ai blessé son honneur, avec ma conscience.

475

IOLAS

J'ai seul été coupable, en te tyrannisant.

PHALANTE

Et moi j'ai seul été coupable, en t'abusant,
Aussi le Ciel te venge, et te rend la Justice,
Accordant à tes vœux la chaste Bérénice.

IOLAS

Phalante, il m'est témoin qu'elle serait à toi,
Si tu m'eusses fait voir ton amour, et ta foi.

480

BÉRÉNICE

De ma possession tu fais bien peu de conte :
D'où te vient, cher époux, une froideur si prompte ?
Ne peux tu témoigner en cette occasion
Ton zèle à ton ami, qu'à ma confusion ?
Est-ce quelque soupçon, conçu sans apparence,
Qui m'acquiert ce mépris, et cette indifférence ?
Depuis l'heureux moment que je suis dans ta Cour,
Ai-je manqué de foi, de respect, ou d'amour ?
M'as-tu jamais trouvée à tes désirs contraire ?

485

490

Ai-je favorisé les desseins de mon père ?
 Me suis-je consolée au bruit de ton trépas ?
 Non, non, mon cher époux, j'allais suivre tes pas,
 Lorsque le juste Ciel pitoyable à mes larmes,
 A par son prompt retour dissipé mes alarmes. 495
 Sont-ce là les transports, et les ravissements,
 Que tu devais, cruel, à mes ressentiments ?
 Mon coeur à ton abord, n'espérait que caresses,
 Que soupirs, que baisers, qu'amoureuses tendresses ;
 Mais comme si déjà tu te lassais de moi, 500
 Tu souhaites qu'une autre ait le poids de ta foi :
 Tu m'as dedans ton coeur à Phalante cédée,
 Et te repens quasi de m'avoir possédée.

IOLAS

Reçois mieux mes discours, et mes intentions,
 Reine de mes désirs, et de mes passions : 505
 Tu connais mon amour, et sais bien en ton âme
 Que pour toi je nourris une éternelle flamme :
 Mais tu ne connais pas (ô ma chaste moitié !)
 Quels sont les doux transports d'une ardente amitié :
 Toutefois tu connais la vertu de Phalante ; 510
 Et s'il te fit sentir une amour violente,
 Sache que l'amitié que je vis naître ici,
 De son rare mérite, est violente aussi.
 S'il m'eut en t'adorant découvert sa pensée,
 (Je le dis librement, n'en sois point offensée) 515
 Je ne l'eusse peu voir plaintif, et languissant,
 Dans les premiers accès de mon amour naissant.
 Puis donc qu'à son destin le mien fut si contraire,
 Plains avec moi sa perte, et l'aime comme frère.

BÉRÉNICE

Oui, je le chérirai (puisqu'il te plaît ainsi)
D'un amour fraternel : mais qu'as-tu, mon souci ?
D'une pâleur de mort je vois ta face peinte.

520

IOLAS

Je me croyais frappé d'une légère atteinte,
Mais le coup est plus grand que je n'avais pensé.

BÉRÉNICE

Qu'on cherche un prompt secours,

525

IOLAS

Je me sens fort blessé.

BÉRÉNICE

Vite, les médecins.

IOLAS

Ma plaie s'est fermée,
Et je crois que la flèche était envenimée :
De plus, toute la nuit j'ai fait de grands efforts,
Pour me développer d'un grand tas de corps morts,
Où j'ai presque tout vif, trouvé ma sépulture.

530

PHALANTE

Cela doit bien avoir augmenté ta blessure ;
Retire toi, mon frère, et sans plus de propos,
Songe que ta santé dépend de ton repos.

535

SCÈNE III

Iolante, Liliane.

IOLANTE

Ne fais point la dolente, et la dissimulée,
Je sais que de nos maux ton âme est consolée,
Ton mignon est venu, l'objet de tes amours,
Est ici pour toi seule, on te doit son secours :
Il n'eut pour Iolas que des tendresses feintes, 540
Toi seule, Liliane, as fait naître ses plaintes,
Son feu persévérant, ses transports amoureux,
Et tu l'élèves seule au rang des Bienheureux :
Puisque notre salut dépend de sa conduite,
Prends pitié du malheur où Tarente est réduite : 545
Montre à ce beau guerrier tes plus charmants appas,
Caresse le ma soeur, ne l'abandonne pas,
Tu peux par tes faveurs animer son courage,
Qui de nos maux pressants dissipera l'orage,

LILIANE

Le deuil te siérait mieux que cette belle humeur ; 550
Montre plus de prudence, en un âge si mûr :
Est-il temps de railler en si triste fortune ?
Ta jalousie enfin se rend trop importune :
N'irritons point Phalante il est notre support,
Et de notre cher frère il veut venger la mort : 555
Si le bonheur succède à sa honte entreprise,
Il se souviendra bien que tu lui fus promise,
Et te conservera cet État qu'il maintient,
Et qui par droit d'aînesse aujourd'hui t'appartient.

IOLANTE

Je ne veux rien tenir des mains de cet infâme, 560
Qui n'a point mérité de avoir pour sa femme :
Ma soeur tu connais mal ce lâche suborneur :
Qui tend impudemment le piège à ton honneur,
Tu lui prêtes l'oreille, et te tiens assurée
De la fidélité qu'il t'a cent fois jurée : 565
Mais il te trompera, crédule, et quelque jour,
Tu maudiras le traître, et son perfide amour.
Son coeur t'est plus caché que sa naissance obscure,
Je prévois de tes feux la fatale aventure ;
Et ne puis m'empêcher, t'aimant comme je fais, 570
De te montrer l'erreur de tes vœux indiscrets :
Quelle est notre malheur, ô tristes que nous sommes ?
Espérer notre appui du plus abject des hommes ?

SCÈNE IV

ARONTE *(avec les Princesses)*

Mais Dieux ! Qu'Aronte est gai, qui l'amène en ces lieux ?

ARONTE

Mesdames tout vous rit, rendez grâce aux Dieux : 575
Iolas de retour, a surpris la Princesse,
Et dedans le Palais remplit tout d'allégresse.

IOLANTE

Mon frère de retour ? Aronte, que dis tu ?
Que tu relèves bien notre espoir abattu !

LILIANE

Mon frère vit encore ? Ah ! Je mourrai de joie,
Mais l'as-tu vu toi-même ? Est-ce lui qui t'envoie ?

580

ARONTE

Je porte à nos soldats un ordre de sa part,
Il est vivant, et sain ; hormis un coup de dard,
Qui lui perce le bras ; maintenant il repose
Selon mon jugement, son mal est peu de chose.

585

IOLANTE

As-tu point rencontré Phalante avecque lui ?

ARONTE

J'ai su qu'il l'a surpris dans un excès d'ennui,
Reprochant tendrement à sa chaste Princesse,
Un manquement de foi, dont il eut la promesse.

LILIANE

Bérénice à Phalante avait donné la foi ?
Tu te trompes ami.

590

ARONTE

Madame excusez moi,
Il n'est bruit au Palais, que de cette nouvelle ;
Mais il est temps d'aller, où mon ordre m'appelle.

IOLANTE

Hé bien, Fille crédule, as-tu l'esprit content

595

De ce beau cavalier, si zélé, si constant ?
Veux-tu de sa franchise une preuve plus claire ?
Ce généreux Amant ne songe qu'à te plaire,
Il n'adore que toi sans doute, et ta beauté
Est l'objet et le prix de sa fidélité ?

600

LILIANE *(en elle-même)*

L'Ingrat jusqu'à ce point m'aurait-il méprisée ?

IOLANTE

Après tout j'ai regret de te voir abusée ;
Et je m'étonne bien qu'ayant vu son mépris,
Avecque moi d'abord tu ne l'as pas compris :
S'il eut été fidèle à ton rare mérite,
T'aurait-il pas rendu la première visite ?
T'aurait-il pas montré que l'éclat de tes yeux
Aurait seul attiré ses armes dans ces lieux ?
Mais tu sais qu'au contraire il a vu Bérénice,
Qu'il a bien su tromper, par un même artifice :
Je l'aperçois qui vient t'abuser à ton tour :
Je lui quitte la place, accepte son amour ;
Il se repentira, sitôt qu'il t'aura vue,
Ne crains plus rien, ma soeur, Bérénice est pourvue.

605

610

LILIANE

Le fuirai-je ? Ah ! mon coeur, ce volage me plaît,
Et tu le veux aimer, tout inconstant qu'il est.

615

SCÈNE V

Phalante, Liliane.

PHALANTE

Puisque les justes Cieux ont entendu mes plaintes,
Que le retour du Prince a dissipé mes craintes,
Que tout rit, et succède à mes esprits contents,
Il ne manque plus rien au bonheur que j'attends ; 620
Sinon d'apprendre ici, Princesse que j'adore,
Si dans vos belles mains mon coeur demeure encore,
Et si certainement vous ne dédaignez pas
Cet esclave d'amour, qui meurt pour vos apps.

LILIANE

Si tu ne te sentais extrêmement coupable, 625
Ce coeur qui s'est trouvé d'inconstance capable,
Sachant comme autrefois il me fut précieux,
Et comme je l'aimais à l'égal de mes yeux,
Tu n'en requerrais pas un nouveau témoignage,
Et me tiendrais, Phalante, un tout autre langage : 630
Non, non, n'abuse plus de ma simplicité,
Je connais ta faiblesse, et ta légèreté :
Je sais que ton discours, tout rempli d'artifice,
Aussi bien que ton coeur, s'adresse à Bérénice ;
Et que des doux liens qui nous devaient unir, 635
Tu conserves à peine un triste souvenir.
Ingrat, que t'ai-je fait, pour t'obliger au change ?
Si je n'ai mérité l'excès de ta louange,
Quand tu m'as exaltée au dessus des flambeaux,
Qu'on voit paraître au Ciel, si luisants, et si beaux ; 640
Au moins, coeur infidèle, au moins suis-je certaine,
Que je n'ai mérité ton mépris, ni ta haine :

Je t'ai toujours gardé ce que je t'ai promis,
Autant que sans faillir l'honneur me l'a permis :
Je n'ai rien eu que toi de cher à la pensée, 645
Âme ingrate, et parjure ; et tu m'as délaissée ?
Je sais que Bérénice a plus d'attraits que moi,
Mais elle a moins d'amour, mais elle a moins de foi :
Tu l'adores pourtant, cruel, pour ce qu'il semble,
Qu'elle a l'humeur légère, et qu'elle te ressemble : 650
N'irrite point le Ciel par un nouveau serment
De ta fidélité, je sais ton changement :
Je sais ton inconstance, et je te la pardonne,
Pourvu qu'au premier feu ton âme s'abandonne ;
Et que te repentant, tu veuilles m'assurer 655
D'un amour sans reproche, et qui puisse durer.

PHALANTE

Ma chère Liliane, hélas ! Puis-je sans honte,
(Ayant de ta beauté tenu si peu de compte)
T'appeler mienne encore, et si je te promets,
D'être tien, pourras tu me croire désormais ? 660
Ta bonté toutefois m'en donnant la licence,
Je mets tout de nouveau ce coeur en ta puissance ;
Qui confus de sa honte, et de son peu de foi,
Avecque repentir s'accuse devant toi.
J'ai failli, je l'avoue, et je sais que mon crime, 665
N'a point devant tes yeux d'excuse légitime :
Quand ils n'eussent pas eu de quoi me retenir,
J'avais promis la foi, je la devais tenir :
J'atteste le Soleil, l'Amour, et la Nature,
Que j'ai toujours dans l'âme abhorré le parjure ; 670
Et que je ne vois rien qui me soit odieux,
Comme un coeur divisé, qui soupire en deux lieux :
Cependant je sens bien dessus ma conscience,

Que par une secrète, et fatale influence,
 Dont j'ignore la cause, on me trouve aujourd'hui, 675
 Coupable du péché que je blâme en autrui :
 Bérénice après toi m'a pris, je le confesse,
 Et partout où je vois cette rare Princesse,
 Je palis, je languis, je meurs pour ses appas,
 Je redoute leur force, et ne m'en défends pas : 680
 Je jure toutefois par tes yeux que j'adore,
 Qu'au travers de ce feu je te regarde encore,
 Comme l'objet divin, qui captive mes sens,
 Par des ressorts cachés, et toutefois puissants.
 Bref je crois qu'en l'aimant je puis t'être fidèle, 685
 Et m'attacher à toi, sans me séparer d'elle.

LILIANE

Et tu n'es pas volage, et perfide en ce point ?

PHALANTE

Mon âme, assure toi que je ne le suis point.
 Je sens pour Bérénice une innocente flamme,
 Dont l'ardeur pure et sainte chauffe bien mon âme, 690
 Mais ne la peut corrompre.

LILIANE

Inconstant, que dis-tu ?
 Que cette extravagance altère ta vertu !

PHALANTE

Tu veux approfondir un secret que j'ignore ;
 Mon coeur, contente toi qu'en l'aimant je t'adore ; 695
 Et pour bannir de toi ces soupçons superflus,

Si je puis désormais, je ne la verrai plus.

LILIANE

Non, non, vois sa beauté, puisqu'elle te contente,
Pourvu que ton amour réponde à mon attente :
Sois libre en tes désirs, ne te contrains pas tant, 700
Je t'estime fidèle, et je t'aime inconstant :
Bérénice me plaît, d'autant qu'elle t'est chère,
Et je la veux servir, afin de te complaire ;
Je ne la puis plus voir d'un oeil triste et jaloux,
Sachant de quelle ardeur tu chéris son époux : 705
Aime la, cher Amant, et j'aurai trop de gloire,
Que mon feu se conserve encore en ta mémoire,
Et qu'au défaut d'une autre, à qui tout doit céder,
Je puisse ton amour, et ta foi posséder :
Mais Phalante, le mal de mon frère m'effraye, 710
Et je crains que la mort ne se cache en sa plaie.

PHALANTE

L'appareil te fera juger plus sainement.

LILIANE

Conduis moi, s'il te plaît, vers son appartement.

ACTE III

SCÈNE I

Les Médecins, Iolas, Bérénice.

BÉRÉNICE

Ne me déguisez point ce qu'il faut que je sache ;
Je connAis mon malheur, en vain on me le cache,
Et je suis résolue à tout événement.

715

LE CHIRURGIEN

Que sert de la flatter ? Parlons lui franchement.

(se tournant vers la Princesse)

LE MEDECIN *(se tournant vers la Princesse)*

Madame, tout va mal, la flèche envenimée
A perdu tout son bras, la gangrène est formée,
Le Prince est bien malade, on fait un vain effort ;
Notre art ne le saurait garantir de la mort :
Nous ne vous pouvons plus flatter en conscience,
Songez à votre État, et prenez patience.

720

BÉRÉNICE

Ô Dieux ! ô justes Dieux !

(Ici les Médecins s'en vont.)

IOLAS

Amis, je comprends bien, 725
Qu'en mon mal sans remède on n'espère plus rien.
Vous le cachez en vain, je lis sur vos visages
De la fin de mes jours les funestes présages ;
Et je m'étonne fort, que connaissant ce coeur,
De qui nul accident ne fut jamais vainqueur, 730
Vous me cachiez la mort, et certaine, et connue,
Comme si j'étais homme à craindre sa venue.
Si son visage affreux ne m'a jamais troublé,
Et si devant sa faux je n'ai jamais tremblé,
Quand je l'ai vu rougir tous les champs de Bellonne, 735
Pensez vous qu'en ce lieu sa présence m'étonne ?
Puisque l'arrêt du Sort ne se peut divertir,
Si mon jour est venu, si je suis prêt à partir,
Et sachez qu'Iolas sent approcher ce terme,
D'un visage constant, et d'un courage ferme. 740

BÉRÉNICE

Ce jour n'est pas si prompt, mon âme, espère mieux
Des forces de ton âge, et du secours des Cieux ;
Si le Sort aujourd'hui disposait de ta vie,
Ta fin serait bientôt de la mienne suivie.

IOLAS

N'attendris point mon coeur, en l'état ou je suis, 745

Tu vois bien que mes pleurs naissent de tes ennuis :
 N'obscurcis point mes yeux de ce triste nuage,
 Au moment qui me reste à voir ton beau visage.
 C'est pour ta beauté seule, et pour ton seul amour,
 Que je quitte à regret la lumière du jour :
 Fais donc que de ma mort ton âme se console,
 Si tu veux que la mienne en liberté s'envole.

750

BÉRÉNICE

Quoi ! mon coeur, d'un oeil sec je verrais ton trépas ?
 Je te verrais mourir, et je ne mourrais pas ?
 Penses-tu qu'après toi Bérénice demeure ?
 Non, non, mon cher époux le Ciel veut que je meure,
 Je me croirais sans coeur, et sans ressentiment,
 Si je te survivais d'une heure seulement,
 L'Amour conclut ma mort, la Raison l'autorise,
 Pour toi j'aime le jour, sans toi je le méprise.

755

760

(Ici Phalante paraît.)

IOLAS

Si mon coeur d'un noeud ferme au tien se trouve joint,
 Crois, tant que tu vivras, que je ne mourrai point :
 Conserve donc, mon âme, en cette départie,
 De ton époux mourant la meilleure partie :
 Souffre qu'en toi je vive ; et juste en ta pitié,
 Fais durer d'Iolas la plus belle moitié :
 Le Ciel, pour te payer de ton amour extrême,
 Te destine aujourd'hui pour un autre moi-même :
 Mon Phalante t'adore, il te le faut choisir,
 Nous ne faisons qu'un coeur, qu'une âme, et qu'un désir ;
 En lui tu m'aimeras, et dans ces chastes flammes,
 Tu feras subsister l'union des trois âmes :

765

770

Cet ami généreux s'offre tout à propos,
Vis pour lui, si tu veux que je meure en repos.

BÉRÉNICE

Quoi, mon cher Iolas, ta perte est manifeste ? 775
Rien ne s'offre à mes yeux, qui ne me soit funeste.
Le désespoir me suit, un excès de malheurs
Emprisonne mes sens, d'ennuis et de douleurs ;
Et dans cette cruelle et fatale journée,
Tu voudrais disposer mon coeur à l'Hyménée ? 780
Non, non, puisque nos jours n'ont qu'un même flambeau,
Il faut que Bérénice épouse le tombeau.

IOLAS

Si tu nourris en toi cette cruelle envie,
Et si tu parles plus d'attenter à ta vie,
Sache que ton époux mourra désespéré, 785
Dont tu peux établir le repos assuré.
Détruire de nos Dieux le plus parfait ouvrage !
Défaire un tel chef-d'oeuvre ? Ah ! Quelle aveugle rage !
Parle mieux, ma Déesse, et songe que les Dieux
Sentent de ces discours les traits injurieux. 790
Je sais combien mon sort sensiblement te touche,
Je lis dedans ton coeur ce qu'exprime ta bouche.
Cède donc à ton deuil, regrette mon trépas,
Pleure moi, si tu veux, mais ne me blâme pas :
Voici, chère moitié, qui mon défaut répare ; 795
Ce généreux ami, si constant, et si rare,
Qui t'a déjà donné des preuves de sa foi,
Occupera ma place, il t'aime autant que moi ;
S'il me reste sur toi quelque ombre de puissance,
Si jamais ton esprit aima l'obéissance, 800
Donne m'en cette preuve, et d'un vœu solennel,

Promets à ton Phalante un amour éternel ;
Si je te vois répondre à sa flamme amoureuse,
Mon âme de ce corps partira bienheureuse,
Autrement.

805

BÉRÉNICE

Mon désir ?

IOLAS

Ne me réplique point.

SCÈNE II

Bérénice, Phalante, Iolas, Iolante.

BÉRÉNICE

Comment veux-tu que j'aime, en ce funeste point
Où je me vois réduite ?

PHALANTE

Eh ! Mon frère, de grâce,
Ne force point ce coeur, que ta perte menace,
Et ne me prouve point ta parfaite amitié,
Aux dépends de ta chaste et fidèle moitié.
Puis que je sens son mal, plus que ma peine même,
Pénètre dans mon âme, et juge si je l'aime :
Mais las ! Comment veux-tu, quand tu quittes le jour,
Que parmi tant d'ennuis nous songions à l'amour ?
Crois tu mourir sans moi ? Tu ne peux ce me semble ;
Marche quand tu voudras ; nous partirons ensemble.

810

815

IOLAS

Qui du fier Calabrais vengerait l'attentat ? 820
Qui sauveraient mes soeurs, ma femme, et mon État ?
Non, demeure après moi, tu m'offenses, mon frère,
En méprisant ta vie, elle m'est nécessaire ;
Et ton Roi, dont l'appui consiste en ta valeur,
Maudirait ma mémoire, en pleurant ton malheur : 825
Vis doncques pour sa gloire, autant que pour la mienne,
Et conserve sa vie, en conservant la tienne :
Que si tu me veux plaire en cette extrémité,
Où tu vois de mes jours le terme limité ;
Et si vous déférez tous deux à ma prière, 830
Écoute d'Iolas la volonté dernière ;
Puisque ma Bérénice autrefois t'a charmé ;
Et puisque tu fus d'elle amant, et bien-aimé,
Je rallume en vos coeurs cette première flamme ;
Prends le pour ton époux, reçois la pour ta femme ; 835
Au moins si vous voulez que mes vœux soient parfaits,
Et s'il vous plaît de voir mes mânes satisfaits :

IOLANTE *(en elle-même)*

Que ces discours du mal dont je me sens atteinte,
Augmentent la douleur, et redoublent ma crainte !

IOLAS

Résistez vous encore à mon contentement ? 840
Ne me répondez vous que des yeux seulement ?
C'est fait, vous consentez, ce silence m'arrête,
Et ces beaux yeux mouillés, m'accordent ma requête.
Est-il pas vrai, mon coeur ? Ne te résous-tu pas ?

BÉRÉNICE (*en elle-même*)

À mourir, à te suivre, à marcher sur tes pas,
Avant que je consente, et que l'obéissance
Me porte à cette lâche, et dure complaisance.

845

PHALANTE

Hélas !

IOLANTE (*en elle-même*)

Le coeur me fend.

PHALANTE

Pourquoi me cèdes-tu
Ce trésor accompli d'amour, et de vertu ?
Qui suivra comme moi ta mort inévitable ?

850

IOLANTE (*en elle-même*)

Ô la belle alliance ! Ô le parti sortable !

IOLAS

J'oblige peu Phalante, en lui voulant céder
Un trésor que mon coeur ne peut plus posséder :
Ne parle pas ainsi, mon frère, tu m'affliges ;
Et pense, en l'acceptant, que c'est toi qui m'obliges.
Mais pour accompagner ce présent qui te plaît,
Je te donne mon bien, engagé comme il est,
Sachant que ta valeur, à qui tout fait hommage,
Réparera bientôt ma perte, et mon dommage.

855

860

IOLANTE *(en elle-même)*

Ô Dieux !

IOLAS

Reçois ma femme, et mes États aussi,
Pourvu que de mes soeurs tu prennes le souci :
Fais-les de ta moitié les compagnes fidèles, 865
Et leur procure encor des partis dignes d'elles :
Sus, sus, ratifions et l'un et l'autre accord,
Je veux que le contrat s'en fasse avant ma mort ;
Ne perdons point le temps, l'affaire est résolue,
Et je la veux passer de puissance absolue. 870

SCÈNE III

(On tire le rideau devant la chambre.)

(Liliane sort.)

IOLANTE *(seule)*

Quoi cet homme inconnu, que j'abhorre sur tous
Sera maître absolu de nos biens, et de nous ?
Tarante subira le joug de cet infâme ?
Mon frère peut encor disposer de sa femme,
Mais il ne saurait pas disposer de mon bien ; 875
Je m'y veux opposer, non il n'en sera rien ;
Avant qu'il puisse voir sa volonté suivie,
Et qui m'ôte l'État, il m'ôtera la vie :
C'est prendre avec grand soin l'intérêt de sa soeur,
C'est choisir de sa gloire un digne successeur, 880
C'est faire un bel honneur à son illustre race,

.....
Mais j'aperçois ma soeur, il la faut avertir
Du mal qui nous menace, et qu'elle doit sentir ;
Il faut l'intéresser dans ma juste vengeance,
Et par elle à mes maux chercher quelque allégeance.

885

SCÈNE IV

Liliane, Iolante.

LILIANE

Ah ! Ç'en est fait, ma soeur, nous perdons Iolas.

IOLANTE

Nous perdons plus encor, nous perdons ses États :
Je ne le puis pleurer parmi tant d'injustice,
Il vient de tout donner, avec sa Bérénice,
À son ami Phalante ; et ce beau suborneur,
Triomphe de nos biens, comme de notre honneur.

890

LILIANE

Ah ! Ma soeur, que dis-tu ? Tu leur fais une injure,
Et ton discours trop libre offense la Nature.

IOLANTE

Je dis ce que mes yeux seulement m'ont appris,
Et j'eusse à peine cru d'un autre ce mépris :
Iolas à ma perte, aussi bien qu'à ta honte,
(Charmé des faux appas d'un traître qui l'affronte)
Lui vient devant mes yeux, de tenir ce discours :
Cher ami, qui me vois à la fin de mes jours,

895

900

Si tu veux que content je parte de ce monde,
Reprends ce cher objet, qui ta flamme seconde ;
Je te donne ma femme, et mes États aussi,
Pourvu que de mes soeurs tu prennes le souci ;
Fais-les de ta moitié les compagnes fidèles,
Et leur procure encor des partis dignes d'elles.
Ils ont feint quelque temps tous deux d'y résister,
Mais qu'enfin, pour lui plaire ils voulaient l'accepter.

905

LILIANE

Ah ! Ma soeur, puis-je croire une telle disgrâce ?

IOLANTE

Entre, si tu veux voir le contrat qui s'en passe :
Mais avant qu'on le suive, et que contre nos lois
Il soit effectué, je mourrai mille fois :
Si pour rompre ce coup, nous nous liguons ensemble,
Nous l'empêcherons bien ; dis moi ce qui t'en semble :
Iolas, et Phalante, injustes contre nous,
Ont tous deux excité notre juste courroux ;
Si l'un nous tyrannise, et nous fait une injure,
L'autre est traître partout, infidèle, et parjure ;
Vengeons nous, Liliane, en sauvant notre bien.

910

915

LILIANE

Quel remède, et comment ?

920

(Elle la tire à part.)

IOLANTE

J'en sais bien le moyen

Livrons dans cette nuit notre ville affligée,
 Au pouvoir de ce Duc, qui la tient assiégée :
 C'est un généreux Prince, et j'estime en effet,
 Quand il saura l'outrage, et le tort qu'on nous fait,
 Qu'il ne se servira d'un si bel avantage,
 Que pour nous rétablir dedans notre héritage.

925

LILIANE

Dieux ! Que proposes-tu ? Ce discours plein d'horreur,
 Ne part que d'un esprit agité de fureur ;
 Ce remède, ma soeur, blesse ma conscience,
 Il est trop violent, donne toi patience,
 Peut être que le Ciel, par des ressorts cachés,
 Détournera ces maux qu'attirent nos péchés.

930

IOLANTE

Ô faible et lâche esprit ! Ô coeur tout plein de glace !
 Que tu mérites bien le coup qui te menace !
 Puis que ce feu te plaît, et puis qu'aveuglément
 Amour te précipite en cet embrasement,
 Je t'y laisse périr ; pour moi je m'en délivre :
 Mais songe encore un coup que tu devrais me suivre ;
 La ville est en mes mains, j'ai déjà regardé
 Vers l'endroit le plus faible, et le plus mal gardé ;
 De qui les assiégeant n'ont point de connaissance ;
 Le Duc dans cette nuit, l'aura sous sa puissance.

935

940

LILIANE

Eh ! De grâce, ma soeur, ne t'abandonne pas
 Aux coups du désespoir ;

945

IOLANTE

Que ton courage est bas !
Pense que si j'outrage, on m'outrage de même,
Qu'à mon extrême mal mon remède est extrême ;
Et que c'est lâcheté, qui t'oblige à céder,
À celui qui travaille à nous déposséder :
Il faut avant le jour, que ma vengeance éclate,
Et je conçois déjà, dans l'espoir qui me flatte,
Qu'il n'en peut arriver qu'un succès très heureux,
Car toujours la Fortune aide aux coeurs généreux :
Pour toi, suis ce mignon, auteur de ta ruine,
Résous toi désormais d'être sa concubine :
Bérénice est déjà femme du suborneur ;
Je me vengerai seule, et j'en aurai l'honneur.

950

955

SCÈNE V

Liliane, Carinte.

LILIANE

Iolante, ma soeur, où va cette insensée ?
Détournez, justes Dieux, sa cruelle pensée,
Qui dans le désespoir va se précipiter ;
Détournez ce torrent, qu'on ne peut arrêter :
Carinte, de mon coeur fidèle secrétaire,
Qui vois mes déplaisirs, qui connais ma misère ;
Adouci par tes soins l'amertume et le fiel,
Que vomit contre moi la colère du Ciel :
À tant de maux pressants cherche quelque remède,
Soulage ma douleur, je réclame ton aide.

960

965

CARINTE

Eh ! Madame, je meurs de vous voir affliger ;
 Que puis-je, pour vous plaire, et pour vous soulager ? 970
 Plut au ciel, qui connaît mon coeur, et mon envie,
 Que je vous pusse aider aux dépens de ma vie.

LILIANE

Tu peux, sans qu'il t'en coûte un soupir seulement,
 Vaincre mon infortune, et guérir mon tourment :
 Si tu n'as oublié ce secret admirable, 975
 Qui du plus fort venin, et du plus incurable,
 Anéantit la force ; ah ! Carinte, peux-tu
 Pour un sujet plus digne employer sa vertu ?
 Je sais bien que le suc de cette herbe divine,
 Des maux désespérés porte la médecine ; 980
 S'il arrêterait celui de mon frère mourant,
 Qu'on te devrait de vœux ! Que ce coup serait grand !
 Je ne te cèle point, ma chère confidente,
 Que je soupire encore après le beau Phalante ;
 Parmi tous ses défauts, son mérite me plaît, 985
 Je l'aime, tout volage, et tout ingrat qu'il est :
 En cette extrémité ton secours je réclame,
 Si tu sauves mon frère, il gardera sa femme ;
 Et ce volage amant n'y prétendant plus rien,
 Retournera peut-être, à son premier lien : 990
 C'est de toi que dépend l'honneur de la province ;
 Le bien de Liliane, et le salut du Prince.

CARINTE

S'ils dépendent de moi, comme vous le jugez,
 Madame, c'est à tort, que vous vous affligez :
 Puisqu'ayant sur Carinte une entière puissance, 995

Vous connaissez son zèle, et son obéissance :
Il est vrai qu'en mourant mon père m'a laissé
Ce souverain remède, et souvent exercé,
Qui détruit du venin la qualité mauvaise ;
Pour subtil qu'il puisse être, aussitôt il l'apaise. 1000
La preuve en mille endroits, ne m'a jamais manqué,
Et quand j'ai de ce mal vu le Prince attaqué,
Madame, vous savez que je me suis offerte,
Pour sauver à l'État une si grande perte,
Et que les Médecins, de ma gloire ennemis, 1005
Et jaloux de leur art, ne m'ont jamais permis
D'employer mon remède ; ils m'ont tous rebutée,
Sitôt qu'à ce devoir je me suis présentée,
Sans souffrir que j'entrasse avec eux en conseil,
Lorsqu'ils ont appliqué leur premier appareil, 1010
Ces pauvres ignorants ne se sont mis en peine,
Que de penser le bras, et guérir la gangrène,
Sans prévoir que d'ailleurs le Prince était perdu,
Car le poison subtil s'est partout répandu ;
Mon herbe toutefois, dont je sais la puissance, 1015
En deux heures lui peut donner toute allégeance,
Nos esprits sur ce point seraient déjà contents,
Si l'on m'eut laissé faire, il en est encor temps.

LILIANE

Quoi ? Tu peux empêcher que mon frère ne meure ?
Un doux rayon d'espoir encore te demeure ? 1020
Tu le pourras guérir ?

CARINTE

Oui, je vous le promets,
Si je ne le guéris, ne me voyez jamais :
Dans l'art des médecins sa perte est résolue,

Vous m'y pouvez mener de puissance absolue,
Et vous admirerez l'effet de mon secours,
Avant que cette nuit ait terminé son cours.

1025

LILIANE

Allons, si de l'effet ta parole est suivie,
Je te devrai les biens, et l'honneur, et la vie.

SCÈNE VI

Carinte, Liliane, Aronte.

CARINTE

Mais il faut sur son mal Aronte consulter,
Puisqu'il sort de sa chambre, et vient de le quitter.

1030

LILIANE

Eh bien, que fait mon frère ?

ARONTE

Ah ! Ç'en est fait, Madame,
Ce Prince glorieux, est prêt de rendre l'âme,
Ce venin épandu fait partout son effort ;
Il n'attend plus au lit, que le coup de la mort ;
Phalante, que son dard d'un même coup menace,
Tout plein de désespoir, vient de quitter la place,
Ne se pouvant résoudre à voir ainsi mourir,
Son généreux ami, qu'il ne peut secourir :
La seule Bérénice, entre ses bras pâmée,
Demeure auprès de lui, de douleur consommée.

1035

1040

LILIANE

Ô spectacle funeste ! Carinte, je meurs.

CARINTE

Ne nous amusons point à d'inutiles pleurs ;
Surtout la diligence à nos soins est requise :
Ne perdons point de temps, en si belle entreprise.

1045

ACTE IV

SCÈNE I

Carinte, Bérénice, Liliane.

(Il se passe dans la nuit.)

(Le page avec un flambeau.)

CARINTE

Quoi, vous êtes en doute encore sur ce point ?
Madame, il est guéri, non, non, n'en doutez point,
Je connais mon remède.

BÉRÉNICE

Hélas ! est-il possible ?
Croirai-je à ce miracle ?

1050

LILIANE

Il est assez visible ;
Mon frère le confesse,

BÉRÉNICE

Et je crains toutefois ;

Carinte en as-tu fait l'épreuve une autre fois ?

1055

CARINTE

J'en ai fait cent, Madame, et toutes favorables/

LILIANE

Cette herbe a sans mentir, des vertus admirables.

BÉRÉNICE

Carinte mon espoir, délices de mes jours,
Qui de tous nos malheurs viens d'arrêter le cours,
Qui viens de rétablir mon repos et mon aise,
Que mille et mille fois je t'embrasse, et te baise.
Qu'eussions nous fait sans toi, qui nous as préservés,
En préservant le Prince, et nous a tous sauvés ;
Par toi, de son salut naît notre délivrance ;
Tu fais revivre en lui, toute notre espérance,
Ma fidèle Carinte, ah ! Combien ta vertu
Relève puissamment ce courage abattu !
La moitié de mon coeur, par tes mains m'est rendue,
Je te dois tout mon bien, sans toi j'étais perdue.

1060

1065

LILIANE

Fille miraculeuse, on ne peut en effet
Reconnaître un si digne, et si rare bienfait :
Nous te serons ingrats, ces faveurs sont trop grandes,
Il te faut des autels, il te faut des offrandes.

1070

CARINTE

Ne flattez point mes sens par ces excès d'honneur,
Mesdames, c'est à vous qu'on doit tout ce bonheur,

1075

Vous m'avez fait agir ; c'est par votre industrie,
Que je viens de sauver mon Prince, et ma patrie,
Et qu'un si beau laurier me couronne le front ;
Qui croirait que mon herbe eut un effet si prompt ?
La secrète vertu d'une telle racine
Ne confond elle pas toute la médecine ?
Mais ne vantez pas tant ce service rendu ;
J'ai l'honneur d'être à vous, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Vous prodiguez en moi votre reconnaissance,
L'heur d'un si grand succès m'est trop de récompense.

1080

1085

BÉRÉNICE

Je sais bien que ton coeur, noble et grand comme il est,
En la seule vertu cherche son intérêt :
Aussi pour te payer de ce bien-fait extrême,
Je te fais seulement un présent de moi-même.

LILIANE

Reçois mon coeur encore, et dispose de moi,
Puisque tous nos trésors sont au dessous de toi ;
Et crois que je n'aurai, ni gloire, ni fortune,
Dans le cours de mes ans, qui ne te soit commune.

1090

CARINTE

Je n'abuserai point d'un heur si précieux ;
Jugeant que tout me vient de la faveur des Cieux ;
Mais songez qu'il est tard, généreuse Princesse,
Après tant de travail, de peine, et de tristesse ;
Puisqu'Iolas est pris des charmes du sommeil,
Allez dormir, au moins jusques à son réveil.

1095

BÉRÉNICE

Puisqu'en effet le Prince a la paupière close, 1100
Et que notre esprit calme avec lui repose,
Je crois, ma chère soeur, qu'il est bien à propos,
Qu'après tant de travail nous prenions du repos :
Qu'on sache cependant qu'est devenu Phalante,
Sans qui mon Iolas n'a rien qui le contente : 1105
Croyant son ami mort, il s'en est séparé ;
Le coeur tout plein d'angoisse, et tout désespéré :
Carinte, qu'on le cherche, et qu'on lui fasse entendre,
L'heur que sur nous le Ciel par tes mains vient d'épandre :
J'ai peur que mon époux n'en soit inquieté, 1110
Et le moindre accident peut nuire à sa santé :
Bonsoir, ma chère soeur ;

LILIANE

Bonsoir, belle Princesse ;
Allez l'accompagner.

BÉRÉNICE

Non, non, je vous la laisse, 1115
Ce page me suffit, mon coeur, demeure ici.

SCÈNE II

Carinte, Liliane.

CARINTE

Disposez-vous, Madame, à reposer aussi ;
La nuit tantôt passée enfin vous y convie.

LILIANE

Voici de qui j'attends mon repos, et ma vie.

CARINTE

D'où ?

1120

LILIANE

Le demandes-tu ? Vois-tu pas mon amant ?

CARINTE

Qu'il est pâle, et transi !

LILIANE

Mais Dieu, qu'il est charmant !

CARINTE

Il va revoir le Prince.

LILIANE

Il me suivra sans doute,
L'ingrat qui m'a manqué, va prendre une autre route,
Pour ne pas soutenir les regards enflammés,
Des yeux qu'il a trahis, et qu'il a tant aimés,
L'infidèle aura peur de leur juste reproche.

1125

CARINTE

Madame, cependant le voilà qui s'approche.

1130

LILIANE

Que dirons-nous, Carinte ?

CARINTE

Assurons le d'abord,
Que le Prince est par nous garanti de la mort ;
Observant bien son coeur, il faut qu'on l'éclaircisse,
Et qu'il perde l'espoir d'épouser Bérénice.

1135

SCÈNE III

Liliane, Phalante, Carinte.

LILIANE

Où peut aller Phalante, ainsi triste et pensif ?
D'où lui vient ce chagrin, et ce deuil excessif,
Lorsque tout est ravi d'un excès d'allégresse ?
Ma rencontre peut-être a causé sa tristesse ?

PHALANTE

Quoi, les jours d'Iolas sont à leur occident
Madame, et l'on peut rire, en si triste accident ?

1140

CARINTE

C'est de sa guérison que provient notre joie,
Prenez part au bonheur que le Ciel nous envoie.

LILIANE

Nous l'avons cette nuit par nos soins préservé,

Et tu devrais baiser la main qui l'a sauvé.

1145

PHALANTE

Hélas ! Vous vous moquez ; la nouvelle est trop grande,
Pour être si tôt crue ; il faut que je me rende,
Près du lit d'Iolas, pour éclaircir ce point,
À moins que de le voir, je ne le croirai point.

LILIANE

Quoi ? Je verrais la mort de mon frère assurée,
Et je serais si lâche, et si dénaturée,
Au lieu de le pleurer, au lieu de ressentir
Ses poignantes douleurs, de rire, et de mentir ?
Tu ne me crois donc pas, Phalante, et mes paroles
Passent dans ton esprit pour des contes frivoles ?
Ah cruel ! Je sens bien pourquoi tu ne veux pas,
Que mon frère par nous soit sauvé du trépas ;
C'est pour ce que sa mort t'assure Bérénice,
Et tu crois qu'on te l'ôte avec cet artifice ;
Tu crois que je travaille à dégager ta foi,
Va, tu n'aimas jamais ni mon frère ni moi :
Pour lui ton amitié naît d'une source infâme,
Tu ne le caressais qu'à cause de sa femme,
Et tu nous as tous deux abusés lâchement,
Faible et mauvais ami, traître, et perfide amant.

1150

1155

1160

1165

PHALANTE

Excusez de mon coeur l'innocente faiblesse,
Et ne vous fâchez pas, je vous crois ma Princesse.

LILIANE

Tu fais un grand effort, je t'ai cru mille fois,
Quand par tes actions tu démentais ta voix,
Je n'ai point révoqué tes paroles en doute, 1170
Quand ton coeur les fuyait, pour suivre une autre route ;
Et tu doutes ingrat, de la sincérité
De mes propos naïfs, et pleins de vérité ?
Tantôt avec des pleurs, coulants par artifice,
Tu jurais que pour moi tu fuirais Bérénice, 1175
Volage, et tu t'es pris dans les mêmes appas,
D'où tu me promettais de détourner tes pas :
Pourquoi m'as-tu trompée, infidèle et parjure ?
Crains tu point que les Dieux ne vengent mon injure ?
Prierai-je pour celui qui m'a voulu trahir ? 1180
Oui, tout ingrat qu'il est, je ne le puis haïr :
S'il s'est contre sa foi promis à Bérénice,
C'est par légèreté, plutôt que par malice :
Je veux croire qu'il m'aime.

PHALANTE

Ah ! Cruelle, en ce point 1185
Tu m'estimes coupable, et je ne le suis point :
Je ne me suis promis, contre ma conscience,
Que pour laisser mourir le Prince en patience,
Voyant qu'il s'obstinait à me rendre enflammé
De cet objet divin que j'avais tant aimé. 1190
Si tu crois que mon coeur cède sans résistance,
Va de sa propre bouche apprendre ma constance,
Au fort du désespoir qui troublait mes esprits,
Comment eussai-je aimé ? J'avais tout à mépris ;
Mon coeur était outré d'une douleur extrême, 1195
Tout m'était odieux, je l'étais à moi-même ;

Et tu veux qu'en l'état d'un si malheureux sort,
 L'hymen charmât mes sens dans l'effroi de la mort ?
 Tu fais certes, mon âme un peu trop criminelle,
 Ta clémence est injuste, et ta pitié cruelle : 1200
 Ta main rouvre ma plaie après sa guérison,
 Et le miel qu'elle m'offre est mêlé de poison.
 Si de ces lâchetés tu m'estimes coupable,
 Je suis de ton amour un objet incapable,
 Les Dieux me sont témoins toutefois que mon coeur, 1205
 Bénit toujours les traits de son premier vainqueur ;
 Que depuis que mon âme, à te plaire occupée,
 T'a promis tous ses soins, je ne t'ai point trompée :
 Crois moi, que Bérénice en ce funeste jour,
 M'a beaucoup plus touché de pitié que d'amour ; 1210
 Que ses chastes attrait n'ont point blessé tes charmes,
 Depuis que j'ai lavé mon crime dans mes larmes.
 Ceci n'est qu'un effet de mon sort rigoureux ;
 J'ai paru complaisant, et non pas amoureux :
 Puisqu'en toi j'avais mis toute mon assurance, 1215
 Doux port de mes désirs, et de mon espérance,
 Pourquoi t'ai-je fait peur, quand j'ai mal évité,
 L'écueil où mon amour avait déjà heurté ?
 Non, non, chaste beauté, tu n'avais rien à craindre ;
 Vois-tu pas que celui qui me voulait contraindre 1220
 De m'engager ailleurs, contre mon sentiment,
 Par miracle est sauvé, pour sauver ton amant ?
 Allons pour son salut faire des feux de joie ;
 Je meurs d'impatience, il faut que je le voie,
 Et que je lui découvre encore devant toi, 1225
 L'honneur que tu me fais, de recevoir ma foi,
 Pourvu qu'il s'en contente, et qu'il nous favorise,
 Dans ces justes projets que le Ciel autorise.

LILIANE

Croirai-je, mon Phalante, à ce que tu me dis ?
Tous mes sens d'allégresse et d'amour interdits, 1230
Ne me trompent-ils point, en la gloire éclatante,
De cet heureux succès, qui passe mon attente ?
Quand tu me charmerais par une illusion,
Quand je te devrais croire, à ma confusion,
Tes propos dans mon coeur ne trouvent point d'obstacles, 1235
Et j'y donne la foi, comme à de vrais oracles.

PHALANTE

Tu le peux, ma Princesse, assure toi d'avoir,
Sur l'esprit de Phalante un absolu pouvoir ;
Et qu'il t'en va donner une preuve assurée,
Par sa fidélité d'éternelle durée. 1240
Mais tu ne me dis point comme on a pu guérir
Le Prince abandonné, qui s'en allait mourir ?

LILIANE

Carinte cette nuit accourue à son aide,
Dans la vertu d'une herbe a trouvé son remède,
Et j'en ai vu le prompt et merveilleux effet. 1245

PHALANTE

J'adore ce miracle, et la main qui l'a fait,
Mais que tardons nous plus ? Voyons que fait le Prince,
Et sauvons après lui sa ville et sa province.

LILIANE

Je sais bien là-dessus un important secret,

Qu'il faut que je révèle, et non pas sans regret.

1250

SCÈNE IV

IOLANTE *(seule)*

Puisque dedans l'ardeur du courroux qui m'enflamme,
 J'ai si mal ménagé le secret de mon âme,
 Puisqu'elle s'est ouverte à cette ingrate soeur,
 Qui flatte de nos biens l'infâme ravisseur,
 De peur que mon malheur enfin ne me surmonte,
 Et que tous mes desseins n'avortent à ma honte,
 Fuyons la tyrannie, et l'horreur de ces lieux,
 Où ce qui me charmaient est funeste à mes yeux :
 Dans le péril extrême où je me vois réduite,
 Je n'ai ni sûreté, ni salut qu'en la fuite,
 La nuit me favorise, allons en liberté,
 Commettre notre vie à la fidélité :
 Puisque seule elle sait la descente secrète,
 Par où j'ai résolu d'assurer ma retraite,
 J'ai sondé vainement les coeurs de nos sujets,
 Et j'ai fait parmi vous d'inutiles projets :
 Mais le Duc de Calabre a bien reçu ma lettre,
 Et de son seul appui j'ose tout me promettre :
 Puisqu'il est mon refuge, et mon unique espoir,
 Et puisqu'il nous promet de nous bien recevoir,
 Sauvons nous dans sa tente, et quittons de bonne heure,
 Une si détestable, et si triste demeure.

1255

1260

1265

1270

SCÈNE V

Iolas, Phalante, Liliane, Carinte, Le Capitaine des Gardes.

IOLAS

Hé bien, que dirais-tu des caprices du sort ?
Me voilà par miracle affranchi de la mort :
Cette divine fille, au gré des destinées, 1275
Pour quelque temps encor prolonge mes années :
Mon cher frère, il faudra que par nécessité,
Tu bannisses l'espoir dont je t'avais flatté :
La vie, et Bérénice aujourd'hui me demeurent,
Je connais ton regret dans tes yeux qui la pleurent, 1280
Mais je connais aussi cette rare vertu,
Qui méprise le vice à tes pieds abattu ;
Et qui ne souffrant rien contre ta conscience,
Te fera supporter ta perte en patience :
Je suis honteux de vivre, et de t'ôter un bien, 1285
Que tu pouvais déjà regarder comme tien :
Cette fille te tue, en conservant ma vie,
Qui peut-être sera de ton trépas suivie,
Mais las si je croyais, qu'en ton ennui secret,
Tu sentisses ta perte avec tant de regret, 1290
Je me laissais mourir de deuil et de tristesse,
Pour te laisser en paix posséder la Princesse.

PHALANTE

Tu pêches contre moi par excès d'amitié,
Mon frère, et je te trouve injuste en ta pitié,
Prends garde que mes pleurs ne coulent que de joie, 1295
En l'heur inespéré que le Ciel nous envoie,
T'ayant vu tout à coup sortir de ce danger,
Quelle perte aujourd'hui me pourrait affliger ?

Puisque je te retrouve avec cette assurance,
 De t'embrasser vivant contre toute espérance ? 1300
 Connais mieux ta vertu pour connaître mon coeur,
 Et ne me traite plus avec tant de rigueur,
 Je me sais modérer, et mieux que tu n'estimes,
 Mettre à mes passions des bornes légitimes :
 Je confesse qu'amour de tous ses traits armé, 1305
 Par l'oeil de Bérénice autrefois m'a charmé,
 Il est vrai, ta moitié fut celle de mon âme,
 Et dans les sentiments de ma pudique flamme,
 Mon coeur pour sa beauté fit des vœux infinis,
 Avant qu'un chaste hymen vous eut tout deux unis, 1310
 Mais j'ai su respecter cette union sacrée.
 Dès l'heure que j'ai su qu'elle était assurée,
 Et sans me consommer d'inutiles désirs,
 J'ai jusques dans mon coeur étouffé mes soupirs,
 Quand tu me l'as cédé avec tant de confiance, 1315
 Ta douleur t'empêchait de voir ma résistance,
 Et que je n'acceptais un si rare présent,
 Que pour être à tes vœux de tout point complaisant :
 Voici, cher Iolas la beauté qu'hyménée,
 M'a sous ton bon plaisir aujourd'hui destinée, 1320
 Avant que Bérénice eut fait sur mes esprits,
 Un si puissant effort, celle-ci avait pris,
 Elle a sans murmurer connu ma perfidie,
 Et ma légèreté ne l'a point refroidie,
 Les Dieux me sont témoins qu'un secret mouvement, 1325
 M'a porté malgré moi dedans ce changement,
 Sans offense pourtant, car j'aime par estime,
 La Princesse et ta soeur d'une ardeur légitime,
 Partout où je revois cette chaste beauté,
 Sans désir je suis d'aise, et d'amour transporté, 1330
 Et dedans ce penser plutôt Saint que profane,
 Je conserve toujours mon coeur à Liliane :

Souffre que je l'adore, et permets qu'en l'aimant,
Je répare envers toi mon premier manquement,
Aussi bien envers elle, il est trop véritable,
Que d'un si grand honneur je me sens incapable,
Je n'ose encore prétendre à ce trésor exquis,
Que mon service au moins ne me l'ait mieux acquis :
Je parlerai tantôt avec plus de licence,
Et si je te sers bien, voilà ma récompense.

1335

1340

IOLAS

Aurais-tu ce dessein, et pour elle et pour moi ?
Songeai-je ce plaisir, ou si je le reçois ?
Certes si j'ai le Ciel à ce point favorable,
Il n'est Prince en bon-heur qui me soit comparable :
Mais qu'en dit Iolante ? Et qu'en dis-tu ma soeur ?

1345

LILIANE

Que s'il vous plaît ainsi, Phalante est possesseur
De ce coeur que je mets entier en sa puissance,
Et dont il a raison d'estimer la constance.
Pour ma soeur, il est vrai qu'un jaloux désespoir
L'a tantôt fait sortir des bornes du devoir,
Concevant pour vous deux une haine mortelle :
Elle vous veut trahir.

1350

IOLAS

Que l'on s'assure d'elle.

LE CAPITAINE DES GARDES

Si j'eusse un peu plutôt son dessein reconnu,
Grand Prince, assurément je l'aurais prévenu ;

1355

Avant que j'eusse appris son crime de Phalante,
Elle était échappée.

IOLAS

Ô Fille violente !
Ô dangereuse humeur ! Esprit pernicieux !

PHALANTE

Crois-tu que le parti d'Iarbe en vaille mieux ?

1360

IOLAS

Hé quoi, tu savais donc ce qu'elle avait dans l'âme,
Mon frère ?

PHALANTE

Cet objet de ma pudique flamme,
M'ayant dit que sa soeur contre votre maison
Machinait près du Duc certaine trahison,
J'ai cru qu'il importait d'en avertir Cléonte,
Afin qu'il la veillât ; mais une fuite prompte
Avait déjà portée au camp des ennemis :
Cher frère, (puisqu'en fin ce doux nom m'est permis)
Laisse moi mériter l'heur de ton alliance,
Repose ton esprit dessus ma vigilance,
L'honneur de ton état me touche autant qu'à toi,
Parmi les Calabrais je vais semer l'effroi ;
Et par des actions d'éternelle mémoire,
Assurant ton repos, j'assurerai ma gloire.
Le Duc d'un grand assaut nous menace aujourd'hui,
Prévenons son dessein, allons jusques à lui :
Avec mille des miens ce matin je me vante,

1365

1370

1375

De l'aller affronter jusques dedans sa tente.

IOLAS

Tu n'entreprens jamais rien que bien à propos, 1380
Va, j'irai cependant prendre un peu de repos,
Pour me mettre bientôt en état de te suivre,
Puisqu'avecques tant d'heur le Ciel me laisse vivre,
Carinte à qui je dois la lumière du jour,
Le bien de mon État, et l'heur de mon amour ; 1385
Que ferai-je pour toi dans ce bienfait extrême ?

CARINTE

Faisant pour votre soeur, vous faites pour moi-même,
Assurant son bonheur, vous assurez le mien,
Après son amitié, je ne souhaite rien,
Que vos prospérités. 1390

IOLAS

Ô généreuse fille !
Je mets entre tes mains l'honneur de ma famille,
Ta vertu me ravît, va t'en voir de ma part,
Ce que fait la Princesse ; elle a veillé bien tard,
Et crois qu'au jour naissant, cette chère merveille, 1395
Avec un doux repos répare cette veille.

CARINTE

J'y vais.

LILIANE

Ne tarde point, retourne promptement,
Liliane sans toi ne peut vivre un moment.

CARINTE

J'admire les effets de votre providence, 1400
Grands Dieux, qui vous moquez de l'humaine prudence ;
Et qui par des ressorts cachés à l'Univers,
Produisez chaque jour cent miracles divers ;
Puisqu'il vous plaît sauver le Prince par mon aide,
Daignant guider ma main, et bénir mon remède, 1405
Faites la grâce entière aux pauvres Tarentins,
Laissez de la rigueur de leurs mauvais Destins ;
Accordez leur la paix qu'ils ont tant désirée ;
Qu'une félicité d'éternelle durée
Partout les accompagne ; et si vos bras puissants 1410
Les rendent bienheureux, qu'ils soient reconnaissants.

ACTE V

SCÈNE I

Iarbe, Duc de Calabre, Iolante, Ménandre.

IARBE

Oui, si je trouve ici toutes choses prospères,
Je vous rétablirai dans le bien de vos pères ;
Recevez en ma foi, qui ne manqua jamais ;
Je suis inviolable en ce que je promets.

1415

IOLANTE

Je n'espérais pas moins de l'honneur de notre âge,
De ce franc, magnanime, et généreux courage.

IARBE

Mais Dieux ! Est-il bien vrai qu'en son aveuglement,
Bérénice envers moi se porte insolemment ?
Et que jusqu'à ce point cette ingrate s'oublie
Que de nous menacer ?

1420

IOLANTE

J'admire sa folie,
Elle se promet tout de ce nouvel époux,

Qui pense triompher bientôt d'elle et de nous :
La Calabre déjà leur est bien assurée :

1425

.....

Déjà ces vains esprits charmés dans leurs liens,
Estiment qu'ils joindront vos États à vos biens.

IARBE

S'ils ont fait ce projet, ils l'ont fait à leur honte,
Ces amants aveuglés sont bien loin de leur conte,
J'ai de quoi réprimer leurs folles vanités,
Et retrancher l'espoir dont ils se sont flattés ;
Il est temps envers vous enfin je me dispense
D'un secret dont Ménandre a seul la connaissance ;
Ma fille se croit seule, et se repaît de vent ;
Mais j'ai, grâce aux Dieux, un héritier vivant ;
Et je vous veux Madame, apprendre l'aventure,
Qui fit qu'en l'éloignant, j'offensai la Nature.

1430

1435

IOLANTE

Quoi ? Vous avez un fils inconnu parmi nous ?

IARBE

Il m'est sage Princesse, inconnu comme à vous,
Mais au camp dans ce jour vous le verrez paraître,
Car l'ordre en est donné ; Ménandre, où peut-il être ?
Vient-il pas ?

1440

MÉNANDRE

Monseigneur, s'il sort de ma maison,
Il hasarde sa vie, avant sa guérison.

1445

IARBE

En quelque état qu'il soit, je veux qu'on me l'amène,
Quel plaisir prenez-vous de me laisser en peine ?

MÉNANDRE *(en lui-même)*

Ô malheureux Ménandre ! Ô Destin rigoureux !

IARBE

Vous savez que sans lui je ne puis être heureux :
Je vous l'ai dit cent fois ; mais quoi que je vous die,
Vous m'allez alléguer toujours sa maladie :
Allez, sans répliquer, vous-même le quérir ;
Dut-il par les chemins entre vos bras mourir,
Je le veux voir enfin, quelque mal qui l'accable,
Et sans plus de remise.

1450

1455

MÉNANDRE

Ah ! Que je suis coupable,
De laisser échapper ce gage précieux,
Que j'avais conservé quinze ans, comme mes yeux :
Il faut, il faut mourir.

IARBE

Que dites vous Ménandre ?

1460

MÉNANDRE

Qu'il faut vous l'emmener.

IARBE

Vous ne pouvez comprendre,
Ces discours ambigus, et pleins d'obscurité.

IOLANTE

Non,

IARBE

Je leur vais donner, le sens, et la clarté. 1465
Sachez que mon dessein, pour croître mes désastres,
M'a rendu curieux de connaître les astres ;
Et que ce vain savoir, qu'un grand mage m'apprit,
Dès ma tendre jeunesse, a charmé mon esprit :
Mais las ! je m'en servis à ma propre ruine, 1470
Pendant l'accouchement de ma chaste Amerine,
De deux enfants jumeaux d'un beau couple innocent,
Qui coûteront la vie à leur mère en naissant)
Au fort de ma douleur, j'eus encore la puissance,
D'en tirer l'horoscope, au point de leur naissance : 1475
Et j'eus horreur de voir l'ascendant furieux,
Qui menaçait leurs jours d'un inceste odieux !
Sous le voile d'hymen (horrible en ce mystère)
Je trouve que la soeur brûlerait pour le frère :
Qui s'irait d'un brasier, tout pareil échauffant : 1480
Je découvrerais de plus, que cet ingrat enfant ;
Viendrait un jour, poussé, d'une damnable envie,
Les armes à la main, attenter à ma vie ;
Et sortant plein de honte, et de confusion,
J'appréhendai l'effet de ma prédiction. 1485
Pour détourner ce mal de ma triste famille,
Je crus qu'il suffisait de déclarer la fille ;
Pour mon fils, je voulus que Ménandre en eut soin,

Le connaissant fidèle, et qu'il l'emmenât loin,
Dans un lieu de plaisir, qu'il a dans la Province, 1490
Sans lui faire sentir qu'il fut né fils de Prince,
De peur avec le temps, il ne s'enquit pourquoi
Étant mon fils unique, on l'éloignait de moi.
Il a donc en ce lieu, sous le nom d'Anaxandre,
Passé jusques ici pour le fils de Ménandre, 1495
Avec des qualités si rares, qu'en effet,
J'ai grande occasion d'en être satisfait.
Ma fille toutes fois étant chez moi nourrie,
A seule été de moi si tendrement chérie,
Que sans l'ingrate humeur d'elle, et de son époux, 1500
Sans doute que mon fils en eut senti les coups :
Je l'aurais oublié chez Ménandre ; et pour elle
Perdu tous les respects de la loi naturelle.
Dés l'heure que mon gendre eut fait sur mon État,
Les armes à la main, un si grand attentat. 1505
Voyant les astres faux, du côté de l'inceste,
Où ma crédulité avait été funeste,
Et ne présumant pas qu'un fils tant estimé,
Dut jamais contre moi paraître envenimé,
Je le voulus tirer de cette solitude, 1510
Pour punir Iolas de son ingratitude ;
Mais Ménandre, qui veut qu'il guérisse à loisir,
A jusques à présent retardé mon plaisir.
Maintenant je le presse ; et pour m'ôter de peine,
Tout malade qu'il est, je veux qu'il me l'emmène. 1515

IOLANTE

Vraiment cet accident que vous me racontez,
Étonne mes esprits, et les tient enchantez ;
D'un autre que de vous j'aurais peine à le croire,
Car il sent aussitôt la fable que l'Histoire :

Mais depuis qu'Anaxandre est chez ce gouverneur,
 Qui doit l'avoir instruit dans les lois de l'honneur,
 Pour être le témoin vous-même de sa vie,
 Je m'étonne comment vous avez eu envie
 De le faire venir devant vous inconnu ?

1520

IARBE

Le désir de le voir bien souvent m'est venu ;
 Mais j'ai (me figurant une vaine disgrâce)
 De son astre malin redouté la menace.

1525

IOLANTE

Différez donc encor, jusqu'à tant que les Dieux
 Vous le rendent entier, et qu'il se porte mieux.

IARBE

Puisqu'il doit rétablir mon bonheur et ma joie,
 Quoi qu'il puisse arriver, il faut que je le voie :
 Cependant ma Princesse, allons disposer tout,
 Pour l'assaut de Tarente, et si j'en viens à bout,
 (Comme vous me donnez grand sujet de le croire)
 Seule vous en aurez le profit et la gloire.

1530

1535

SCÈNE II

Almédor, Iarbe, Iolante, Les Soldats.

ALMÉDOR

Seigneur tout est perdu, vos gens épouvantés,
 Sans attendre les coups fuient de tous côtés,
 Phalante qui n'a point de pareil sur la terre,

(Sorti de la Cité comme un foudre de guerre)
Abat vos escadrons, ravit vos étendards,
Et sème dans le Camp l'effroi de toutes parts :
Tous nos retranchements cèdent à son courage.

1540

IARBE

Allons nous opposer à sa bouillante rage,
C'est un torrent qui passe, et qui ne peut durer,
Il n'est pas temps encor de rien désespérer.

1545

ALMÉDOR

Vos meilleurs officiers, qu'à Tarente l'on mène,
Sont déjà prisonniers de ce grand capitaine :
Rien ne peut résister aux forces de son bras ;
Si vous ne ralliez vous-même vos soldats,
Vous perdez votre armée, en ce péril extrême,
Et vous courez fortune en votre tente même.

1550

IOLANTE

Sus, courage Soldats, il me faut secourir.
En cette occasion, il faut vaincre, ou mourir,
Je l'exterminerai, fut-il le Dieu de Thrace.

IARBE

Détournez, justes Dieux, ce mal qui nous menace.

1555

SCÈNE III

Ménandre, Phalante, Hydaspe.

MÉNANDRE

Mourons, pour obéir à la rigueur du Sort,
Mais finissons au moins par une belle mort :
Vengeons en périssant l'honneur de la patrie ;
Attaquons ce lion, dont on craint la furie,
À moi, mes Compagnons, quelle honte est-ceci ? 1560
Votre Prince vous voit, le servez-vous ainsi ?
Poltrons, ou fuyez-vous ? En vain je me travaille,
L'épouvante a saisi cette vile canaille ;
Il n'importe, ayant fait le dessein de mourir,
Que me servirait-il qu'on me vint secourir ? 1565
Je suis lassé de vivre, allons venger le Prince,
De notre lâcheté, fatale à sa Province :
Tourne tête Phalante, à moi brave guerrier,
Ajoute à ton triomphe encore ce laurier.

(Ici le casque tombe de la tête de Ménandre, qui est reconnu de Phalante pour son père putatif.)

(Il ôte son casque.)

PHALANTE

Tu cours à ta ruine, insensé téméraire, 1570
Qui ne peut résister à ma juste colère.
Ô justes Dieux que vois-je ; ah mon Père est-ce vous,
Que la rigueur du sort fait périr sous mes coups ?
Faut-il, pour obscurcir l'éclat de ma victoire,
Qu'une telle rencontre arrête ici ma gloire ? 1575
Ménandre, mon cher père, est-ce vous que je vois ?

Embrassez, embrassez, votre Anaxandre et moi,
Qui sortant par caprice hors de votre puissance,
Sous le nom de Phalante a caché sa naissance,
Qui se doit sa fortune, et qui comblé d'honneurs,
Se voit considéré de tant de grands Seigneurs.
Arrêtez Compagnons.

1580

MÉNANDRE

Ah ! Je meurs de joie,
Est-il vrai que je veille, et que je vous revoie,
Glorieux Anaxandre ? Et que Dieu m'ait rendu,
Le gage précieux, depuis six ans perdu ?
Vous n'êtes point mon fils, comme vous pensez l'être,
Vous êtes mon Seigneur, et mon Prince, et mon Maître,
Souffrez donc aujourd'hui que Ménandre à genoux,
En cette qualité s'incline devant vous.

1585

1590

PHALANTE

Son plaisir est extrême ; et comme il se redouble,
Il altère l'esprit du bonhomme, et le trouble,
Que faites vous, bons Dieux !

MÉNANDRE

Je fais ce que je dois,
Je l'avoue, il est vrai, je suis tout hors de moi ;
Mais troublé que je suis, je vous connais encore,
Pour le seul fils du Duc, que la Calabre adore,
Qui voulut qu'inconnu, pour certaine raison,
Vous fussiez comme mien nourri dans ma maison :
Magnanime Phalante, à ce nom plein de gloire,
Je me veux arrêter ; mais Dieux ! Le puis-je croire ?
Oui, je n'en doute plus, ces traits charmants et doux,

1595

1600

Retracent Monseigneur, je les reconnais tous :
 Ah ! Que votre Fortune est de tout point heureuse,
 Et que vous pouvez faire une paix glorieuse !
 Tout cède au coup fatal de ce bras indompté,
 Le camp de votre père est tout épouvanté,
 Si vous ne détournez promptement cet orage ;
 Par vous seul excité, son honneur fait naufrage.

1605

PHALANTE

Dites vous vrai, Ménandre ? Ou si vos sens charmés,
 Veulent tromper les miens d'allégresse pâmés ?

1610

MÉNANDRE

Aidez vous, aidez vous, en cette connaissance,
 Et par votre grand coeur sentez votre naissance.

PHALANTE

Ménandre me surmonte, et dans mes hauts desseins,
 Un vieillard fait tomber les armes de mes mains :
 Mais puisque vous voulez que je sente ma joie,
 Puisqu'à tous vos discours vous voulez que je croie,
 Faites tant que je sache au moins pour quel péché,
 On m'a tenu chez vous si longuement caché.

1615

MÉNANDRE

Venez trouver le Duc, que cette affaire touche,
 Grand Prince, et l'apprenez vous-même de sa bouche :
 Venez sur ma parole, il n'est pas loin d'ici ;
 Ou si ses Légions vous tiennent en souci,
 Si vous vous défiez, souffrez qu'il se hasarde,
 Et qu'il me suive ici seul avecque sa garde.

1620

1625

PHALANTE

Je vous crois, cher Ménandre, et vous veux obéir :
Celui qui m'a nourri me voudrait il trahir ?
Allons à sa rencontre, ah ! Que j'ai l'âme émue,
D'une si glorieuse et si chère entrevue :
Cependant, doux témoin de mes prospérités,
Et qui fus compagnon de mes adversités,
Hydaspe, cher ami, vole dedans Tarente,
Et fais qu'à ce bonheur (qui passe notre attente)
Iolas prenne part, et tous les siens aussi ;
Sa santé permet bien qu'il vienne jusqu'ici.
Il voit du haut des murs mon succès manifeste,
En l'emmenant au camp, raconte lui le reste :
Dis qu'on lui promet tout, si pour l'amour de moi,
Il pardonne à celui qui lui manqua de foi.

1630

1635

HYDASPE

J'y cours.

1640

PHALANTE

Dis cependant, en deux mots, cher Ménandre,
Pourquoi l'on te commit la garde d'Anaxandre ;
Éclairci promptement mon esprit curieux,
En gagnant la fraîcheur, qui paraît en ces lieux,
Où j'attendrai le Duc, mon Seigneur, et mon père.

1645

MÉNANDRE

Allons, en peu de mots je vous vais satisfaire.

SCÈNE IV

Iolas, et Les Princesses sur les murailles.

IOLAS

Peut-on voir sur la terre un homme plus vaillant ?
Admire avecque moi ce courage bouillant,
Qu'en dis-tu, ma Princesse ?

BÉRÉNICE

Il est inimitable.

1650

LILIANE

Rien ne peut résister à ce bras indomptable.

CARINTE

Voyez que d'ennemis à ses pieds abattus !

BÉRÉNICE

Certes, j'ai de tout temps admiré ses vertus,
J'ai toujours eu pour lui je ne sais quelle estime,
Qui n'a point offensé notre amour légitime ;
Et ne l'ai jamais su, ni haïr, ni blâmer,
Que quand tu m'as voulu contraindre de l'aimer.

1655

IOLAS

Le respect que je porte à son amitié sainte,
M'ordonna dans mon mal cette douce contrainte ;
Ne la reproche plus à ta chaste moitié ;
Je suis sain, et l'Amour a vaincu l'Amitié.

1660

Mais as-tu bien pris garde à l'action dernière,
Que nous avons vu faire à cette âme guerrière ;
Lors qu'arrêtant les siens, son casque il a haussé,
Devant un des vaincus, qu'il a tant embrassé ?
Puis vers cet arbre ensemble ils ont tourné visage.

1665

BÉRÉNICE

Quelqu'un, qui s'est soumis à ce jeune courage ;
A mérité de lui ce trait d'humilité ;
Je connais sa franchise, et sa civilité.

ARONTE

Seigneur, les principaux de l'armée ennemie,
Dont Phalante a trouvé la valeur endormie,
Par lui faits prisonniers, sont sous votre pouvoir,
On les vient d'emmener, vous plaît-il de les voir ?

1670

IOLAS

Non, va les consoler un peu dans leur disgrâce,
Et qu'on les traite bien ; la prospérité passe,
Le Sort en autre temps les peut favoriser,
Le Sage, de son heur ne doit point abuser.

1675

LE PAGE

Hydaspe, que Phalante appelle son fidèle,
Vous porte de sa part une grande nouvelle :
Il vient tout en fureur d'entrer dans la Cité.

1680

IOLAS

Sais-tu pour quel sujet il s'est si fort hâté ?

LE PAGE

Il dit que le bonheur de Phalante est extrême,
Mais il veut réserver ce secret à vous même.

IOLAS

Allons à sa rencontre.

BÉRÉNICE

Ah ! Grands Dieux, que je crains,
Que ce Duc malheureux ne tombe sous ses mains ;
Tout injuste qu'il est, il est toujours mon père,
Grands Dieux ; et vos faveurs ont calmé ma colère.

1685

SCÈNE V

Iarbe, Ménandre.

IARBE

Il n'est pas vraisemblable ; Anaxandre, dis-tu,
Arrivé dans le camp, a déjà combattu ?

1690

MÉNANDRE

Oui, grand Prince, et de plus, il a vaincu Phalante,
Comme il se préparait de forcer votre tente.

IARBE

Il a vaincu Phalante ?

MÉNANDRE

En ses plus hauts desseins,
Il lui vient d'arracher la victoire des mains.

1695

IARBE

Quoi ! mon Fils, aurait eu tant d'heur, et tant de gloire,
Que d'emporter d'abord une telle victoire ?
Tu le faisais malade, et dans l'extrémité,
Comment en ce péril s'est-il précipité ?
Comme a-t-il pu si tôt, dans notre Camp se rendre ;
Explique ton discours, que je ne puis comprendre.

1700

MÉNANDRE

Quand il vous contera ce succès glorieux,
Lui-même, croyez moi, vous le comprendrez mieux.

IARBE

Après tout, s'il est vrai j'en bénis l'aventure,
Ménandre, et te sais gré de cette nourriture ;
Les Astres ont menti, du crime incestueux,
Dont ils ont menacé cet enfant vertueux ;
Et quand je le bannis, soupçonné de ce vice,
Et d'un noir attentat, je lui fis injustice.
De mon crédule esprit Saturne s'est joué,
Sa vertu me ravit, le Ciel en soit loué,
Allons vers lui Ménandre, allons en diligence.

1705

1710

MÉNANDRE

Allons, dois-je avouer ici ma négligence ?
Non, devant son cher fils je me veux accuser :

Dans l'excès de sa joie il pourra m'excuser.

1715

IARBE

Mais les Astres peut-être on prédit de mon gendre,
Ce qu'à faux j'imputais à mon cher Anaxandre :
Cet ingrat m'a tenu lieu d'enfant jusqu'ici,
Et c'est lui seulement que le Ciel a noirci
De ce grand attentat, qui provoque ma haine.

1720

MÉNANDRE *(en lui-même)*

Je le veux éclaircir, et le tirer de peine ;
Toutefois j'attendrai que Phalante présent,
(Puis qu'il a fait le mal) m'excuse en s'accusant ;
Le voici qui s'avance, ah ! que j'ai l'âme émue.

IARBE

Quel est ce cavalier qui paraît à ma vue ?

1725

MÉNANDRE

Grand Prince il n'est plus temps de vous rien déguiser,
Phalante est votre fils, qui se vient accuser
D'avoir déshonoré son bras, et sa naissance,
En s'armant contre vous, le voila qui s'avance, Il se met à ge-
noux.
Pour tâcher d'obtenir son pardon, et le mien.

1730

IARBE

Tu te fais plus obscur, je n'y comprend plus rien.

MÉNANDRE

Quand j'ai dit qu'Anaxandre en sa valeur extrême,
A surmonté Phalante, il s'est vaincu soi-même,
Ce généreux lion a calmé son courroux,
Dès qu'il a su par moi qu'il était né de vous.

1735

IARBE

As-tu l'esprit troublé, que dis-tu là Menandre ?

(Ici Phalante met un genou à terre devant Iarbe.)

MÉNANDRE

Qu'en Phalante aujourd'hui vous voyez Anaxandre,
Et qu'un discours menteur vous a toujours trompé ;
De puis six ans qu'il s'est de mes mains échappé,
Sous ce nom glorieux, il a fait des merveilles,
Le bruit en est venu cent fois à vos oreilles !
Vous avez admiré, vous-même en votre Cour,
Et si pendant le temps qu'il y fit du séjour,
J'eusse été près de vous, j'aurais fait reconnaître,
Ce Prince glorieux, ignorant de son être.
Mais j'étais arrêté malade en la maison,
Qui lui servit quinze ans d'inutile prison :
Le voila prosterné, mon offense le touche,
Et j'ose en demander le pardon par sa bouche.

1740

1745

(Il fait signe aussi à Ménandre de se lever.)

IARBE

Confus d'étonnement je ne sais que penser.
Relevez vous mon fils, et venez m'embrasser.

1750

SCÈNE VI

Phalante, Iarbe, Ménandre etc.

PHALANTE

Le Ciel m'a-t-il bien fait de ce crime capable ?

IARBE

Ne vous excusez point, je suis tout seul coupable,
Ma superstition a fait tous vos péchés,
Je vois les découverts, et je crains les cachés :
Je connais la moitié des menaces des Astres,
Et l'inceste sans doute, achève mes désastres :
Par la mort d'Iolas vous êtes possesseur,
Des appas criminels de votre propre soeur.

1755

PHALANTE

Ne craignez, pas mon père, une telle disgrâce,
Le Ciel s'est contenté de sa seule menace,
Ce dangereux hymen reste autant imparfait,
Que mes sanglants desseins, qui n'ont point eu d'effet.
Ménandre m'a tout dit, vous avez par prudence,
De mon astre malin détourné l'influence.

1760

1765

IARBE

Ah ! Mon fils, ce savoir est vain, et dangereux,
Si je l'eusse ignoré, j'eusse été trop heureux :
Quoi vous avez donc pas épousé la Princesse,
Par la mort d'Iolas ?

PHALANTE

Que votre crainte cesse, 1770
Iolas, dont le mal m'a comblé de souci,
Est guéri par miracle, et doit venir ici.
Aussitôt que j'ai su l'honneur de ma naissance,
J'ai mis en vos bontés toute ma confiance ;
J'ai cru que j'obtiendrais l'effet de mes souhaits, 1775
Si pour ce cher ami je demandais la paix :
Mais le voici qui vient la demander lui-même,
Par sa rare vertu, jugez combien je l'aime,
Oubliez votre haine en ce jour solennel,
Et lions nous à lui d'un amour éternel. 1780

IARBE

Oui, je le veux aimer, oui mon cher Anaxandre,
Juge-le par ces pleurs que tu me vois répandre.
En l'excès de la joie, où je me vois plongé,
Je suis tout seul coupable, il est seul outragé ;
Et ta soeur eut raison, puisqu'il l'a tant chérie, 1785
De seconder sa haine ; aide moi je te prie,
A regagner le coeur de ces parfaits amants,
Et prévenons les tous par nos embrassements.

SCÈNE VII

Iolas, Bérénice, Liliane, Carinte, Iarbe, Phalante, etc.

IOLAS

Quel miracle est-ceci ? Quelle grande fortune
Bannit de nos destins la rigueur importune ? 1790

BÉRÉNICE

Quel heur inespéré nous surprend en ces lieux ?

IARBE

Rendons mes chers enfants, rendons grâce aux Dieux,
Ne nous souvenons plus de nos fautes passées,
Et que le seul amour règne dans nos pensées.

PHALANTE (*à Bérénice*)

Chère et parfaite soeur, je ne m'étonne pas,
D'avoir eu tant d'amour pour tes chastes appas.

1795

BÉRÉNICE

Ta Liliane eut tort dans son amitié pure,
De blâmer un instinct qu'enseignait la Nature :
Mais ce divin objet, qui soupire pour toi,
Sera-t-il pas en fin le seul prix de ta foi ?

1800

PHALANTE

Mon coeur hors ce désir n'a rien qui le contente,
Favorisez mon père une si douce attente,
Secondez le vouloir de ce parfait ami,
Sans ce bien, votre fils n'est heureux qu'à demi.

IARBE

Que me demandes-tu ?

1805

PHALANTE

Cette aimable Princesse,

Pour qui depuis deux ans je soupire sans cesse,
Et dont vous apprendrez la constante amitié,
Après que de mon feu vous aurez eu pitié.

IARBE

Iolas y consent ?

1810

IOLAS

Oui de toute mon âme.

IARBE

Que le Ciel de vos coeurs éternise la flamme,
Je veux une autre grâce, Iolante a failli ;
Mon fils noyez son crime au fleuve de l'oubli,
Un jaloux désespoir la rendit criminelle,
Mais elle s'en repent, j'ai de l'amour pour elle,
Et si vous m'accordez cette chaste beauté,
Je vous réponds à tous de sa fidélité.

1815

IOLAS

Vous lui faites, mon père, un honneur qui m'étonne,
Oui, j'excuse sa faute, et je la lui pardonne,
Puisque vous l'ordonnez, je perds le souvenir,
Du mal quelle m'a fait.

1820

IARBE

Qu'on la fasse venir.

PHALANTE

Lorsque je suis sorti qu'as-tu fait ma Princesse ?

LILIANE

Mon esprit a suivi ta fortune sans cesse,
Mon coeur à ton épée a toujours été jointe :
Mais il mourrait de peur et tu n'en avais point.

1825

IOLANTE

J'étais à la faveur de cet arbre cachée,
De regret et d'ennui sensiblement touchée,
Mais sur votre parole, et celle d'Iolas,
Confuse je me viens jeter entre vos bras.

1830

IOLAS

Ne crains plus rien, ma soeur, ton offense est remise,
Tu ne verras ici qu'amour et que franchise.

IOLANTE

Ah mon frère, je meurs de t'avoir offensé.

IOLAS

De nos esprits contents ton crime est effacé,
Un pardon général signé de part et d'autre,
Abolit pour jamais ton malheur et le nôtre,
Mais après tant d'ennuis et de si longs travaux,
Allons dedans Tarente ensevelir nos maux,
Là nous nous conterons toutes nos aventures,
Et mettrons ordre à tout pour les noces futures.

1835

1840

IARBE

Allons, et que mon fils, partout victorieux
Fasse connaître au Roi, son destin glorieux.